

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE ROI JEAN

WILLIAM SHAKESPEARE

Drame historique — 1596

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ROI JEAN	98 rép.	ROBERT	4 rép.
BÂTARD	98 rép.	CITOYEN	3 rép.
HUBERT	63 rép.	SHÉRIF	2 rép.
PHILIPPE	45 rép.	HÉRAUT	2 rép.
CONSTANCE	37 rép.	COURTISANS	2 rép.
SALISBURY	37 rép.	PREMIER EXÉCUTEUR	2 rép.
LOUIS	29 rép.	PIERRE DE POMFRET	1 rép.
ARTHUR	25 rép.	ESSEX	1 rép.
PANDOLPHE	24 rép.	GURNEY	1 rép.
PEMBROKE	20 rép.	CITOYENS	1 rép.
REINE-MÈRE	12 rép.	UN CITOYEN	1 rép.
COURRIER	11 rép.	HÉRAUT DE FRANCE	1 rép.
ÉLÉONORE	10 rép.	ROI	1 rép.
BLANCHE	9 rép.	PANDOLHE	1 rép.
BIGOT	9 rép.	EXÉCUTEURS	1 rép.
HENRY	8 rép.	MESSAGER	1 rép.
CHÂTILLON	6 rép.	PEMBROKE ET BIGOT	1 rép.
LADY FAULCONBRIDGE	6 rép.	GENS	1 rép.
JEAN	6 rép.	SOLDATS	1 rép.

MELUN

4 rép.

FIN DU ROI JEAN

1 rép.

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	6
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(Northampton. La salle du trône dans le palais.)

ROI JEAN

— Eh bien, Châtillon, parlez, que nous veut la France ?

CHÂTILLON

— Ainsi, après le salut d'usage, le roi de France parle — par mon entremise, à ta majesté, — majesté empruntée d'Angleterre !...

ÉLÉONORE

— Étrange commencement : majesté empruntée !

ROI JEAN

— Silence, bonne mère ; écoutez le message.

5

CHÂTILLON

— Philippe de France, suivant les droits et au nom — d'Arthur Plantagenet, fils de feu ton frère Geoffroy, — réclame en toute légitimité — cette belle île et ses territoires, — l'Irlande, Poitiers, l'Anjou, la Touraine et le Maine ; — te demandant de déposer l'épée — qui garde tous ces titres

usurpés, — et de la remettre dans la main du jeune Arthur, — ton neveu¹⁰
et ton très-royal souverain.

ROI JEAN

— Quelle est la conséquence, si nous n’y consentons pas ?

CHÂTILLON

— L’impérieuse contrainte d’une guerre furieuse et sanglante, — afin
d’imposer par la force des droits ainsi repoussés par la force.

ROI JEAN

— Ici, nous avons guerre pour guerre, sang pour sang, — contrainte¹⁵
pour contrainte : réponds cela à la France.

CHÂTILLON

— Reçois donc par ma bouche le défi de mon roi ; c’est la limite extrême
de mes pouvoirs.

ROI JEAN

— Porte-lui le mien et pars en paix. — Apparais comme l’éclair aux yeux
de la France ; — sinon, avant que tu aies pu annoncer que je serai là, —²⁰
le tonnerre de mon canon s’y sera fait entendre. — Hors d’ici, donc !
sois la trompette de notre colère — et le sinistre augure de votre propre
ruine. — Qu’on lui donne une escorte d’honneur ; — Pembroke, veuillez-
y. Adieu, Châtillon.

ROI JEAN

Châtillon et Pembroke sortent.²⁵

ÉLÉONORE

— Eh bien, mon fils, n'ai-je pas toujours dit — que l'ambitieuse Constance n'aurait point de repos — qu'elle n'eût enflammé la France et le monde entier — pour les droits et la cause de son fils ? — Cette affaire aurait pu être prévenue et arrangée — par quelques protestations bien faciles d'amitié ; — maintenant, soumise à l'arbitrage de deux royaumes, elle ne peut avoir — qu'une issue terrible et sanglante.

ROI JEAN

— Nous avons pour nous la force de la possession et celle du droit.

ÉLÉONORE

— La force de la possession, bien plus que celle du droit ; — sans quoi, cela irait mal pour vous et pour moi : — ma conscience chuchote ici à votre oreille — ce que nul ne doit entendre, — hormis le ciel, vous et moi.

ESSEX

— Mon suzerain, il se présente ici, de province, — pour être jugé par vous, le plus étrange procès — dont j'aie jamais ouï parler ; introduirai-je les parties ?

ROI JEAN

— Qu'elles approchent !

ROI JEAN

Le shérif sort.

ROI JEAN

Nos abbayes et nos prieurés paieront — les frais de cette expédition.

ROI JEAN

Quels hommes êtes-vous ?

BÂTARD

— Moi, votre sujet fidèle, je suis un gentilhomme, — né dans le comté de Northampton, fils aîné, — à ce que je suppose, de Robert Faulconbridge,⁴⁵
— un soldat fait chevalier sur le champ de bataille, — de la main de Cœur de Lion, main donneuse d'honneur !

ROI JEAN

— Et toi, qui es-tu ?

ROBERT

— Le fils et l'héritier du même Faulconbridge.

ROI JEAN

— Celui-ci est l'aîné et tu es l'héritier ? — Vous n'êtes pas issus de la même mère, il paraît ?⁵⁰

BÂTARD

— Très-certainement de la même mère, puissant roi, — c'est bien connu, et aussi, je crois, du même père, — mais pour la connaissance certaine de cette vérité-ci, — je vous renvoie au ciel et à ma mère. — J'ai sur ce point les doutes que peuvent avoir tous les enfants des hommes.⁵⁵

ÉLÉONORE

— Fi, homme grossier ! tu diffames ta mère — et tu blesses son honneur par cette défiance.

BÂTARD

— Moi, madame ? Non pas, je n'ai pas de raison pour ça : — c'est là l'argument de mon frère, et non le mien ; — s'il peut le prouver, il me fait déguerpir — de cinq cents belles livres de revenu au moins. — Le ciel préserve l'honneur de ma mère et ma succession ! 60

ROI JEAN

— Voilà un franc gaillard !... Pourquoi, étant le plus jeune, — ton frère réclame-t-il ton héritage ?

ROI JEAN

— Ah ! quel bonnet à l'envers le ciel nous a envoyé là !

ÉLÉONORE

— Il ressemble de visage à Cœur de Lion, — et l'accent de sa voix le rappelle : — ne lisez-vous pas quelques traits de mon fils — dans la large organisation de cet homme ? 65

ROI JEAN

— Mon œil a bien examiné son extérieur — et y retrouve parfaitement Richard.

ROI JEAN

À Robert Faulconbridge.

70

ROI JEAN

Parlez, drôle, — pour quel motif réclamez-vous la succession de votre frère ?

BÂTARD

— Parce qu'il a un profil comme celui de mon père ! — Avec cette demi-face-là, il veut avoir toutes mes terres : — cinq cents livres par an, pour ce profil d'un liard !

75

ROBERT

— Mon gracieux suzerain, quand mon père vivait, — votre frère l'employait beaucoup...

BÂTARD

— Eh ! mais, monsieur, ça ne vous donne pas le droit de prendre mes terres : — votre récit doit dire comment il employait ma mère.

ROI JEAN

— Drôle, votre frère est légitime ; la femme de — votre père l'a eu après le mariage ; — si elle a triché, la faute en est à elle. — Cette faute est un des risques que courent tous les maris — le jour où ils prennent femme. Supposez que mon frère, — après avoir, comme vous le dites, pris la peine de faire ce fils-là, — l'eût réclamé de votre père comme son fils, — n'est-il pas vrai, l'ami, que votre père aurait pu garder — ce veau de sa vache, en dépit du monde entier ? — Oui, vraiment, il l'aurait pu. En admettant qu'il fût de mon frère, — mon frère ne pouvait pas le réclamer : — donc, même l'enfant n'étant pas de lui, — votre père ne pouvait le renier. Cela est concluant. — Le fils de ma mère a fait l'héritier de votre père ; — l'héritier de votre père doit avoir les biens de votre père

90

ROI JEAN

ROBERT

— La volonté de mon père sera donc de nul effet — pour déposséder l'enfant qui n'est pas le sien ?

BÂTARD

— Elle n'aura pas plus l'effet de me déposséder, qu'elle n'a eu celui de m'engendrer, je présume.

95

BÂTARD

— Madame, si le sort avait voulu que mon frère fût fait comme moi — et moi comme lui, semblable à sir Robert, — si j'avais eu, ainsi que lui, des jambes en forme de deux houssines, — des bras doublés de peau d'anguille, et une face si maigre, — que je n'eusse pas osé m'attacher une rose à l'oreille, — de peur qu'on eût dit : Regardez ce trois-farthings

100

BÂTARD

, — si, en sus de sa tournure, j'avais hérité de tout ce royaume, — je veux ne jamais bouger de cette place, — s'il n'est pas vrai que j'en eusse cédé jusqu'au dernier pouce pour avoir la figure que j'ai ; — à aucun prix, je ne voudrais être messire Nabot !

ÉLÉONORE

— Tu me plais. Veux-tu renoncer à ta fortune, — lui léguer ta terre et me suivre ? — Je suis un soldat dont le poste est en France.

105

BÂTARD

— Frère, prenez mon bien ; moi, je prends ma chance. — Votre face vous vaut cinq cents livres par an ; — pourtant vendez-la cinq pences , et ce sera cher.

BÂTARD

À Éléonore.

110

BÂTARD

— Madame, je vous suivrai jusqu'à la mort.

ÉLÉONORE

— Non, j'aime mieux que vous alliez là devant moi.

BÂTARD

— Il est dans les mœurs de notre pays de céder le pas à nos supérieurs.

ROI JEAN

— Quel est ton nom ?

ROI JEAN

— Désormais, porte le nom de celui dont tu portes la figure. — Age-
nouille-toi, Philippe, mais relève-toi plus grand, — relève-toi sir Richard
et Plantagenet.

115

ROI JEAN

Le Bâtard s'agenouille, et le roi Jean le sacre chevalier.

BÂTARD

— Frère... du côté de ma mère, donnez-moi votre main. — Mon père m'a donné l'honneur, le vôtre vous a donné le fonds. — Maintenant, bénie soit l'heure de la nuit ou du jour — où je fus conçu, sir Robert étant absent ! 120

ÉLÉONORE

— Tout l'esprit d'un Plantagenet ! — Je suis ta grand'mère, Richard : donne-moi ce nom.

BÂTARD

— Grand'mère par hasard, madame, mais non par droit. Bah ! qu'est-ce que ça fait ? — C'est à peu près la même chose, quoique du côté gauche. 125
— Qu'importe qu'on soit venu par la fenêtre ou par le guichet ? — Qui n'ose remuer le jour, doit s'insinuer de nuit. — Attrapez comme vous voudrez, tenir, c'est tenir. — De près ou de loin, bien touché, c'est bien tiré ; — et, fait n'importe comment, je suis ce que je suis. 130

ROI JEAN

— Va, Faulconbridge ; tu as maintenant ce que tu désires ; — un chevalier sans fonds te fait seigneur foncier.

ROI JEAN

À la reine-mère.

ROI JEAN

— Venez, madame. Viens, Richard. Partons vite. — En France ! en France ! La chose est plus qu'urgente. 135

BÂTARD

— Frère, adieu ; que la bonne fortune aille à toi ! — Car tu es venu au monde par la voie de l'honnêteté.

BÂTARD

Tous sortent, excepté le Bâtard.

LADY FAULCONBRIDGE

Eh bien, bonne dame, — qui vous amène si précipitamment ici, à la cour ?

140

LADY FAULCONBRIDGE

— Où est ton frère ? où est-il, ce drôle — qui pourchasse ainsi mon honneur ?

BÂTARD

— Mon frère Robert ! le fils du vieux sir Robert ? — ce nouveau géant Colbrand

BÂTARD

! cet homme si formidable ! — Est-ce le fils de sir Robert que vous cherchez ainsi ?

145

LADY FAULCONBRIDGE

— Le fils de sir Robert ! oui, impertinent garçon, — le fils de sir Robert ! pourquoi te gausses-tu de sir Robert ? — Il est le fils de sir Robert, et toi aussi !

BÂTARD

— James Gurney, veux-tu nous laisser un peu ?

150

GURNEY

— Volontiers, bon Philippe.

BÂTARD

Philippe ! pourquoi ce cri de moineau

BÂTARD

? ... Ah ! James, — il court des bruits bien scandaleux ; tout à l'heure, je t'en dirai plus long.

BÂTARD

Gurney sort.

155

LADY FAULCONBRIDGE

— T'es-tu donc, toi aussi, ligué avec ton frère, — toi qui, dans ton propre intérêt, devrais défendre mon honneur ? — Que signifie cette raillerie, effronté manant ?

BÂTARD

— Dites chevalier ! chevalier, bonne mère ! comme messire Basilisco

BÂTARD

! — Oui-dà, je viens d'être armé chevalier ; je le sens encore à mon épaule. — Mais, ma mère, je ne suis pas le fils de sir Robert ; — j'ai répudié sir Robert et ma succession : — légitimité, nom, tout est parti. —

160

Ainsi, ma bonne mère, faites-moi connaître mon père : — c'est quelque homme convenable, j'espère : qui l'a été, ma mère ?

LADY FAULCONBRIDGE

— As-tu donc renié les Faulconbridge ?

165

BÂTARD

— Aussi loyalement que je renie le diable.

LADY FAULCONBRIDGE

— Le roi Richard Cœur de Lion fut ton père : — séduite par une longue et véhémence poursuite, — je lui fis place dans le lit de mon mari : — puisse le ciel ne pas mettre cette transgression à ma charge ? — Tu es issu de cette chère faute, — où je fus entraînée par une force au-dessus de la mienne.

170

BÂTARD

Ils sortent.

BÂTARD

‌

SCÈNE II

(En France. Devant les murs d'Angers.)

ARTHUR

— Dieu vous pardonnera la mort de Cœur de Lion, — d'autant mieux que vous donnez la vie à ses descendants., — en ombrageant leurs droits

175

sous vos ailes de guerre. — Je vous offre la bienvenue avec une main impuissante, — mais avec un cœur plein d'un amour sans tache. — Soyez le bienvenu devant les portes d'Angers, duc.

LOUIS

— Noble enfant ! qui ne voudrait soutenir tes droits ?

LOUIS

L'ARCHIDUC , embrassant Arthur.

180

LOUIS

— Par ce baiser fervent que je dépose sur ta joue, — je scelle l'engagement qu'a pris mon affection — de ne pas rentrer dans mes États, — avant qu'Angers, et tout ce qui t'appartient en France, — avant que ce rivage à la face blanche et pâle, — qui du pied repousse les marées rugissantes de l'Océan — et tient ses insulaires à l'écart des autres pays, — avant que l'Angleterre, ce champ dont la mer est la haie, — ce boulevard muré d'eau, abrité — et sauvegardé à jamais contre les projets de l'étranger, — avant que ce coin extrême de l'Occident — ne t'ait salué pour son roi ! Jusque-là, bel enfant, — je ne penserai pas à mes foyers, et je ne quitterai pas les armes.

185

190

CONSTANCE

— Oh ! acceptez les remerciements de sa mère, des remerciements de veuve, — jusqu'au jour où votre bras fort aura réussi à lui donner la force — de s'acquitter mieux envers votre dévouement.

CONSTANCE

L'ARCHIDUC.

CONSTANCE

— La paix du ciel appartient à ceux qui lèvent leurs épées — pour une guerre si juste et si charitable. 195

PHILIPPE

— Eh bien donc, à l'œuvre ! notre canon va être tourné — contre le front de cette ville résistante. — Qu'on appelle nos premiers tacticiens — pour choisir les positions les plus avantageuses. — Dussions-nous laisser devant cette ville nos os royaux — et nous frayer un gué dans le sang français jusqu'à sa grand'place, — nous la soumettrons à cet enfant. 200

CONSTANCE

— Attendez la réponse à votre ambassade, — si vous ne voulez pas étourdimement souiller de sang vos épées : — monseigneur Châtillon peut rapporter en paix d'Angleterre — ce droit que nous réclamons ici par la guerre ; — et alors nous nous repentirions de chaque goutte de sang — qu'une ardente précipitation aurait si injustement versée. 205

PHILIPPE

— Un prodige, madame !... Voyez, sur votre souhait, — voici notre messager Châtillon qui arrive. — Ce que dit l'Angleterre, dis-le brièvement, noble seigneur ; — nous t'attendons froidement : Châtillon, parle.

CHÂTILLON

Les tambours battent. 210

CHÂTILLON

— L'interruption de leurs tambours grossiers — coupe court à mes explications : ils approchent — pour parlementer ou pour combattre. Ainsi préparez-vous.

PHILIPPE

— Comme cette expédition est imprévue !

PHILIPPE

L' ARCHIDUC .

215

PHILIPPE

— Plus elle est inattendue, plus — nous devons surexciter notre énergie pour la défense. — Car le courage s'exalte avec l'occasion. — Qu'ils soient donc les bienvenus, nous sommes prêts.

ROI JEAN

— Paix à la France, si la France en paix nous laisse — entrer dans notre légitime succession ! — Sinon, que la France saigne, et que la paix remonte au ciel, — tandis que nous, agent de la colère de Dieu, nous puni-
rons — cette dédaigneuse insolence qui rejette sa paix au ciel !

220

PHILIPPE

Montrant Arthur.

PHILIPPE

— Tiens, reconnais-tu le visage de ton frère Geoffroy ? — Ces yeux, ce front, ont été moulés sur les siens : — ici est résumée en petit — la grandeur qui mourut en Geoffroy, et la main du temps — donnera à cet abrégé d'aussi augustes proportions. — Ce Geoffroy naquit ton frère aîné, — et voici son fils. L'Angleterre était le droit de Geoffroy, — et le droit de Geoffroy est celui d'Arthur, par la grâce de Dieu. — Comment se fait-il donc que tu sois appelé roi, — quand le sang de la vie bat encore dans ces tempes — à qui est due la couronne que tu t'arroges ?

230

ROI JEAN

— De qui donc, France, tiens-tu ce haut pouvoir — d'exiger de moi une réponse à tes questions ?

PHILIPPE

— De ce Juge suprême qui fait naître — au cœur d'un pouvoir fort — la bonne pensée d'examiner les taches et les affronts faits au droit. — Ce Juge m'a fait le gardien de cet enfant : — c'est avec sa sanction que j'accuse ton forfait, — et par son aide que je prétends le châtier. 235

ROI JEAN

— Fi ! tu usurpes l'autorité.

PHILIPPE

— Excuse... j'abats un usurpateur.

REINE-MÈRE

— Qui donc appelles-tu usurpateur, France ? 240

CONSTANCE

— Laisse-moi répondre.

CONSTANCE

À la reine-mère.

CONSTANCE

Ton fils qui usurpe.

REINE-MÈRE

— Arrière, insolente ! Ton bâtard doit être roi, apparemment, — pour que tu puisses être reine et faire échec au monde !

245

CONSTANCE

— Mon lit fut toujours aussi fidèle à ton fils — que le tien le fut à ton mari ; et — il y a plus de ressemblance, dans les traits, entre cet enfant et son père Geoffroy — que, dans le caractère, entre toi et Jean, Jean qui te ressemble — comme la pluie à l'eau, comme le diable à sa mère ! — Mon fils, un bâtard ! Sur mon âme, je crois — que son père n'a pas été aussi loyalement mis au monde : — il n'a pu l'être, si tu étais sa mère !

250

REINE-MÈRE

— Voilà une bonne mère, enfant, qui salit ton père !

CONSTANCE

— Voilà une bonne grand'mère, enfant, qui voudrait te salir !

CONSTANCE

L'ARCHIDUC.

CONSTANCE

— Paix !

255

BÂTARD

Écoutez le crieur.

BÂTARD

L'ARCHIDUC , au bâtard.

BÂTARD

Qui diable es-tu ?

BÂTARD

— Quelqu'un qui vous endiablerait, monsieur, — s'il pouvait vous attraper seul, vous et votre peau.

260

BÂTARD

Montrant la peau de lion que l'archiduc porte par-dessus son armure.

BLANCHE

— Oh ! la robe du lion sied bien — à celui qui a dérobé au lion sa robe !

BÂTARD

— Elle va aussi bien à son dos — que les souliers du grand Alcide à un âne. — Mais je vous ôterai ce poids des épaules, mon âne, — ou j'en ajouterai un qui les fera craquer !

265

BÂTARD

L'ARCHIDUC.

BÂTARD

— Quel est donc ce craqueur qui assourdit nos oreilles — de tant de bruits superflus ? — Roi Philippe, décidez ce que nous allons faire.

PHILIPPE

— Femmes et fous, rompez là votre entretien. — Roi Jean, voici notre résumé : — au nom d'Arthur, je réclame de toi — l'Angleterre et l'Irlande,

270

l'Anjou, la Touraine, le Maine : — veux-tu les céder et mettre bas les armes ?

ROI JEAN

— Ma vie plutôt !... Je te défie, France. — Arthur de Bretagne, remets-toi entre mes mains : — et tu recevras de mon tendre amour — plus que ne pourra jamais obtenir la main couarde de la France. — Soumets-toi, garçon ! 275

REINE-MÈRE

Viens à ta grand'mère, enfant !

CONSTANCE

— Oui, qu'il aille à sa grand'mère, l'enfant ! — qu'il donne un royaume à grand'maman, et grand'maman lui — donnera une prune, une cerise et une figue ! — Cette bonne grand'maman ! 280

ARTHUR

Assez, ma bonne mère ! — Je voudrais être couché bien bas dans mon tombeau ! — Je ne mérite pas tout ce fracas qu'on fait pour moi.

REINE-MÈRE

— Sa mère lui a tant fait honte, pauvre enfant, qu'il pleure !

CONSTANCE

— Que cela soit ou non, honte à vous ! — C'est le mal que lui fait sa grand'mère, et non la honte que lui fait sa mère, — qui arrache de ses pauvres yeux ces perles qui émeuvent le ciel — et que le ciel acceptera comme une sorte de paiement ! — Oui, le ciel, gagné par ces limpides pierreries, — lui fera justice et vous châtiara. 285

ÉLÉONORE

— Ô monstrueuse calomniatrice du ciel et de la terre !

CONSTANCE

— Ô insulteuse monstrueuse du ciel et de la terre ! — Ne m'appelle pas calomniatrice ! Toi et ton Jean, vous usurpez — les domaines, les couronnes et les droits — de cet enfant opprimé. Lui, le fils de ton fils aîné, — il n'est malheureux que par toi. — Tes péchés sont frappés dans ce pauvre enfant : — la loi d'en haut l'atteint, — parce qu'il n'est encore que la seconde génération — sortie de tes entrailles pécheresses !

290

295

ROI JEAN

— Folle, assez !

CONSTANCE

Un dernier mot.

CONSTANCE

À la reine-mère.

REINE-MÈRE

— Imprudente grondeuse, je peux produire — un testament qui annule les titres de ton fils.

300

CONSTANCE

— Et qui en doute ? un testament ! un méchant testament, — l'expression de la volonté d'une femme, la volonté gangrenée d'une grand'mère !

PHILIPPE

— Silence, madame ! Arrêtez-vous, ou soyez plus modérée ! — Il ne nous sied pas d'encourager de notre présence — d'aussi malsonnantes répar-³⁰⁵ties. — Qu'une fanfare amène sur les remparts — les hommes d'Angers : qu'ils nous disent — de qui ils admettent les titres, d'Arthur ou de Jean !

UN CITOYEN

— Qui est-ce qui nous appelle sur ces murs ?

PHILIPPE

— C'est la France, au nom de l'Angleterre.

ROI JEAN

C'est l'Angleterre au nom d'elle-même. — Hommes d'Angers, mes bien-³¹⁰aimés sujets...

PHILIPPE

— Hommes d'Angers, bien-aimés sujets d'Arthur, — notre trompette vous a convoqués à ce pacifique pourparler...

CITOYEN

— Je serai bref. Nous sommes les sujets du roi d'Angleterre ; — c'est pour lui et pour ses droits que nous tenons cette ville.

³¹⁵

ROI JEAN

— Reconnaissez donc le roi, et faites-moi entrer.

CITOYEN

— Cela, nous ne le pouvons pas : nous ne prouverons notre loyauté — qu'à celui qui prouvera sa royauté ; jusque là, — nous tiendrons nos portes barricadées contre le monde entier.

ROI JEAN

— La couronne d'Angleterre ne prouve-t-elle pas la royauté ? — Si cela ne suffit pas, je vous amène comme témoins — trente mille braves de race anglaise ! 320

BÂTARD

— Bâtards et autres.

ROI JEAN

Prêts à consacrer notre titre de leurs vies.

PHILIPPE

— Autant de braves, aussi bien nés que ceux-là... 325

BÂTARD

— Il y a bien aussi quelques bâtards !

PHILIPPE

Sont là pour lui donner un démenti.

CITOYEN

— Jusqu'à ce que vous ayez décidé quel est le titulaire le plus digne, — nous, au nom du plus digne, nous vous refusons le titre à tous deux.

ROI JEAN

— Alors, que Dieu pardonne leurs péchés à toutes les âmes — qui, avant
la chute de la rosée du soir, s'envoleront — vers leur éternelle demeure,
— dans cette redoutable contestation du roi de notre royaume ! ³³⁰

PHILIPPE

— Amen, amen ! En selle, chevaliers ! Aux armes !

BÂTARD

— Saint Georges, toi qui as si bien étrillé le dragon, et qui, depuis lors, —
est resté assis sur son dos à la porte de mon hôtesse, — apprends-nous
quelque bon coup d'estoc... ³³⁵

BÂTARD

À l'archiduc.

BÂTARD

L'ami, si j'étais chez vous, — dans votre antre, en compagnie de votre
lionne, — j'ajouterais à votre peau de lion une tête de bête à corne, — et
je ferais de vous un monstre. ³⁴⁰

BÂTARD

L'ARCHIDUC.

BÂTARD

Paix ! c'est assez !

BÂTARD

— Oh ! tremblez ! vous entendez le lion rugir !

ROI JEAN

— Montons dans la plaine ! Nous y développerons — dans le meilleur ordre tous nos régiments.

345

BÂTARD

— Hâtons-nous donc pour prendre l'avantage du terrain.

PHILIPPE

— C'est cela ! Vous, sur l'autre hauteur, — vous tiendrez le reste en réserve... Dieu et notre droit !

PHILIPPE

Ils sortent.

HÉRAUT

— Hommes d'Angers ! ouvrez vos portes toutes grandes, — et recevez le
jeune Arthur, duc de Bretagne. — Il vient, par le bras de la France, de
faire — un long avenir de larmes à bien des mères anglaises, — dont les
fils sont épars sur la poussière ensanglantée, — à bien des veuves, dont
les maris étreignent, — dans un froid embrassement, la terre décolorée ;
— et la victoire, obtenue avec peu de perte, joue — avec les étendards
dansants des Français, — qui s'avancent, triomphalement déployés, —
pour entrer chez vous en conquérants et pour proclamer — Arthur de
Bretagne roi d'Angleterre et le vôtre !

355

HÉRAUT

Un héraut d'Angleterre entre avec des trompettes.

HUBERT

— Hérauts, du haut de nos tours, nous avons pu voir, — depuis le commencement jusqu'à la fin, le choc et le recul — des deux armées : — leur égalité n'a pu être mise en doute par les yeux les plus exercés. — Le sang a payé le sang, et les coups ont répondu aux coups ; — la force a résisté à la force, et la puissance a tenu tête à la puissance. — Les deux rivaux sont égaux, et nous les aimons également. — Il faut qu'un des deux l'emporte ; tant qu'ils resteront dans cet équilibre, — nous garderons notre ville contre tous les deux, et pour tous les deux.

ROI JEAN

— France, as-tu encore du sang à perdre ? — Laisseras-tu couler enfin le fleuve de notre droit ? — Ce fleuve, dont tu gênes le passage par tes obstacles, — s'élancera hors de son lit natal et débordera, — dans son cours troublé, jusque sur tes terres riveraines, — si tu ne laisses ses eaux argentées continuer — leur progrès pacifique jusqu'à l'Océan.

PHILIPPE

— Angleterre, tu n'as pas sauvé une goutte de sang — de plus que nous, Français, dans cette chaude épreuve ; — tu as perdu plutôt davantage. Je le jure, par ce bras — qui gouverne la contrée que domine ce climat ! — nous ne déposerons pas les armes que la justice nous a fait prendre, — avant que nous t'ayons soumis, toi contre qui nous les prenons, — ou que nous ayons grossi d'un chiffre royal le nombre des morts, — ornant ainsi la liste, qui supputera les pertes de cette guerre, — d'un nom de roi accolé au carnage !

BÂTARD

— Ah ! majesté, comme ta gloire s'exalte ! — Quand le riche sang des rois est en feu, — alors, la mort double d'acier ses mâchoires décharnées ; — elle a pour dents et pour crocs les épées des soldats, — et, dévo-

rant la chair des hommes, elle se repaît — des querelles indécises des rois. — Pourquoi ces fronts augustes restent-ils ainsi ébahis ? — Rois, criez donc : Massacre ! Retournez dans la plaine rougie, — puissants égaux, génies enflammés ! — Que la confusion de l'un assure — la paix de l'autre ! Jusque-là, guerre, sang et mort !

ROI JEAN

— Lequel des deux partis les habitants veulent-ils admettre ?

PHILIPPE

— Parlez, citoyens, pour l'Angleterre : qui voulez-vous pour roi ?

HUBERT

— Le roi d'Angleterre, quand nous le connaissons.

PHILIPPE

— Reconnaissez-le en nous, qui soutenons ici ses droits.

ROI JEAN

— En nous qui sommes le grand lieutenant de nous-même, — et qui vous apportons céans la possession de notre personne, — nous, seigneur et maître de notre présence, d'Angers et de vous !

HUBERT

— Une puissance au-dessus de la nôtre conteste tout cela ; — et, tant que la chose sera incertaine, nous enfermerons — notre premier doute sous les forts verrous de nos portes, — souverainement dominés par nos scrupules, jusqu'à ce que nos scrupules résolus — aient été éclairés et détrônés par le vrai souverain !

ROI JEAN

— Eh bien, par le ciel qui pend au-dessus de nos têtes, — il me plaît fort.

ROI JEAN

À Philippe.

ROI JEAN

France, si nous mêlions nos forces — et si nous rasions cette ville d'Angers jusqu'au sol ? — Il sera temps ensuite de nous battre à qui en sera roi.

405

BÂTARD

— Offensé comme nous par cette ville obstinée, — si tu as l'étoffe d'un roi, tourne la bouche de ton artillerie, — comme nous la nôtre, vers ces murs impertinents. — Quand nous les aurons jetés bas, — eh bien, alors, défions-nous les uns les autres, — et travaillons-nous pêle-mêle pour le ciel ou l'enfer !

410

PHILIPPE

— Qu'il en soit ainsi !... Parlez, par où attaquerez-vous ?

ROI JEAN

— Nous, c'est de l'ouest que nous enverrons la destruction — au cœur de la cité.

ROI JEAN

L'ARCHIDUC.

ROI JEAN

— Moi, du nord.

415

PHILIPPE

Notre tonnerre lancera du sud — l'éclair de ses boulets.

BÂTARD

— Ô l'habile stratégie ! Du nord au sud, — l'Autriche et la France se tire-ront dans le nez l'une de l'autre. — Encourageons-les...

BÂTARD

Haut.

HUBERT

— Écoutez-nous, grands rois ; daignez patienter un moment, — et je vous montrerai la paix, l'alliance la plus attrayante. — Gagnez cette cité sans coup ni blessure : — laissez mourir dans leurs lits tous ces vivants, — qui sont venus ici, essoufflés, se sacrifier sur le champ de bataille. — Ne vous obstinez pas, mais écoutez-moi, puissants rois !

420

ROI JEAN

— Parlez à loisir : nous sommes prêts à écouter.

425

BÂTARD

Voyez donc comme cet adversaire — secoue hors de ses guenilles le squelette — de l'antique mort ! Cet être-là est bien embouché, vraiment. — Comme il vous crache meurtres, montagnes, rocs et mers ! — Il cause aussi familièrement de lions rugissants, — qu'une fille de treize ans d'un petit de sa chienne ! — De quel canonnier tient-il donc ce sang ardent ?

430

— Sa parole est un vrai coup de canon avec fumée et ricochet. — Il donne la bastonnade avec sa langue ; — nos oreilles en sont tout étrillées : un mot de lui — assomme mieux qu'un coup de poing français ! — Morbleu ! je n'ai jamais été aussi houspillé de paroles, — depuis la première fois que j'ai appelé le père de mon frère : papa !

435

BÂTARD

Philippe, Louis et l'Archiduc causent à voix basse.

HUBERT

— Pourquoi leurs majestés ne répondent-elles pas — à ces offres amicales de notre ville menacée ?

PHILIPPE

— Parle d'abord, Angleterre, toi qui as commencé — les pourparlers avec cette cité. Que dis-tu ?

440

ROI JEAN

— Si le Dauphin, ton fils princier, — peut lire : J'aime ! dans ce livre de beauté, — la dot de Blanche vaudra celle d'une reine ; — car l'Anjou, la belle Touraine, le Maine, le Poitou, et, — excepté la ville que nous assiégeons ici, — tout ce qui, de ce côté de la mer, — relève de notre couronne et de notre pouvoir, — doront son lit nuptial. Devenue par là aussi riche — de titres, d'honneurs et de dignités — qu'elle l'était déjà de beauté, d'éducation et de noblesse, — elle marchera de pair avec la première princesse du monde.

445

PHILIPPE

— Que dis-tu, mon enfant ? Regarde bien le visage de la dame.

LOUIS

— C’est ce que je fais, monseigneur, et je découvre dans sa prunelle —
une merveille, un merveilleux miracle : — l’ombre de moi-même formée 450
dans ses yeux ; — une ombre produite par un soleil ! — Je jure que je ne
me suis jamais tant aimé — que depuis que je me vois en effigie — expo-
sé sur le chevalet de son — œil flatteur.

LOUIS

Il parle bas à Blanche. 455

BLANCHE

— La volonté de mon oncle à cet égard est la mienne. — S’il voit en vous
quelque chose de sympathique — qui suffise à vous attirer sa sympathie,
— je puis aisément transmettre cette sympathie à mon inclination, — ou,
si vous voulez, pour parler plus nettement, — l’imposer à mon amour. —
Je ne veux pas vous flatter, monseigneur, de cette idée — que tout ce que 460
je vois en vous est digne d’amour, — mais je me borne à vous dire —
que, même en vous donnant pour juge la plus ladre critique, — je ne
trouve rien en vous qui mérite l’horreur.

ROI JEAN

— Que disent ces jouvenceaux ? Que dit ma nièce ?

BLANCHE

— Qu’elle est engagée d’honneur à faire toujours — ce que vous daigne- 465
rez en tous temps décider dans votre sagesse.

ROI

— Parlez donc, Dauphin : pouvez-vous aimer madame ?

LOUIS

— Ah ! demandez-moi plutôt si je puis m’abstenir de l’aimer, — car je l’aime très-évidemment.

PHILIPPE

— Nous en sommes charmés... Jeunes princes, unissez vos mains.

470

PHILIPPE

Blanche et le Dauphin se donnent la main.

PHILIPPE

L’ARCHIDUC.

PHILIPPE

— Et vos lèvres aussi ! Je suis bien sûr — de l’avoir fait, le jour où j’ai été fiancé.

PHILIPPE

Blanche et le Dauphin s’embrassent.

475

PHILIPPE

— Maintenant, citoyens d’Angers, ouvrez vos portes ; — accueillez cette alliance que vous venez de former, — car les rites du mariage vont être célébrés — sur-le-champ à la chapelle de Sainte-Marie. — Madame Constance n’est pas dans notre compagnie ? — Non. Je suis sûr qu’elle n’y est pas ; car sa présence — aurait grandement troublé l’union qui vient de se former. — Où est-elle ? où est son fils ? Qui le sait, me le dise !

480

LOUIS

— Elle est dans la tente de votre altesse, triste et désolée.

PHILIPPE

— Et, sur ma foi, le traité que nous avons conclu — va donner à sa tristesse un faible soulagement.

485

PHILIPPE

Au roi Jean.

PHILIPPE

— Frère d'Angleterre, comment pourrions-nous satisfaire — cette veuve ?... Nous étions venus pour lui donner une satisfaction ; — et cette satisfaction, Dieu le sait, nous l'avons faussée — à notre propre avantage.

490

ROI JEAN

À Philippe.

ROI JEAN

Je suis convaincu — que, sans combler la mesure de ses désirs, — nous la satisferons suffisamment pour empêcher ses cris. — Allons nous préparer, autant que le permettra la hâte, — pour cette cérémonie imprévue et improvisée.

495

BÂTARD

Il sort.

BÂTARD

‌

SCÈNE III

(La tente du roi de France)

SALISBURY

— Aussi vrai que vous devez, je crois, trouver faux — ceux qui sont cause que je vous dis vrai !

CONSTANCE

— Oh ! puisque tu m'enseignes à croire à cette douleur, — enseigne aus-⁵⁰⁰
si à cette douleur à me faire mourir. — Que cette croyance et ma vie se
heurtent, — comme les furies de deux désespérés — qui, au premier
choc, tombent et meurent ! — Louis épouse Blanche ! Oh ! mon enfant,
alors, où en es-tu ? — La France amie de l'Angleterre ! qu'advient-il de
moi ?

505

CONSTANCE

À Salisbury.

CONSTANCE

— L'ami, va-t-en ! Je ne puis endurer ta vue : — cette nouvelle t'a rendu
le plus affreux des hommes !

SALISBURY

— Quel autre mal ai-je fait, bonne dame, — que de vous raconter le mal
fait par d'autres ?

510

CONSTANCE

— Ce mal est si odieux en lui-même — qu’il rend malfaisants tous ceux qui en parlent.

ARTHUR

— Je vous en supplie, madame, résignez-vous.

CONSTANCE

— Ô toi qui me dis de me résigner, si tu étais horrible — et difforme, si, calomniant le ventre de ta mère, — tu étais couvert de signes fâcheux et de taches repoussantes, — boiteux, niais, voûté, noir, monstrueux, —⁵¹⁵
couvert de verrues hideuses et de marques choquantes, — tout cela me serait égal. Je me résignerais alors ! — Car alors je ne t’aimerais pas ; et toi, — indigne de ta haute naissance, tu ne mériterais pas une couronne.
— Mais tu es beau, et à ta naissance, cher enfant, — la nature et la fortune se sont unies pour te faire grand. — Pour les dons de la nature, tu⁵²⁰
peux rivaliser avec les lis — et la rose à demi ouverte. Mais la fortune, oh ! — elle est corrompue, pervertie, tournée contre toi. — Elle vit dans un incessant adultère avec Jean, ton oncle ! — De sa main dorée, elle a entraîné la France — à fouler sous ses pieds le noble respect de la souveraineté, — et a su faire de sa majesté l’entremetteuse de leurs amours !⁵²⁵
— La France est l’entremetteuse de la fortune et du roi Jean, — de la fortune, cette catin, de Jean, cet usurpateur ! — L’ami, dis-moi, est-ce que le chef de la France n’est pas parjure ? — Crache-lui donc le venin de tes paroles ; sinon, passe ton chemin, — et laisse à leur isolement ces dou-⁵³⁰
leurs que seule — je suis tenue de subir !

SALISBURY

Pardonnez-moi, madame ; — je ne puis sans vous me rendre auprès des rois.

CONSTANCE

Elle se jette par terre.

PHILIPPE

— C'est vrai, ma charmante fille ; et ce jour bien heureux — sera à jamais célébré en France. — Pour le solenniser, le soleil glorieux — s'arrête dans sa course, et, imitant l'alchimiste, — par la splendeur de son radieux regard, change — la maigre terre fangeuse — en or étincelant. — L'avenir, en en ramenant l'anniversaire, — le regardera certainement comme un jour de fête.

535

540

CONSTANCE

— Comme un jour néfaste, et non un jour de fête ! — Qu'a-t-il donc mérité, ce jour ? Qu'a-t-il fait — pour être inscrit en lettres d'or — sur le calendrier, parmi les grandes époques ? — Ah ! plutôt chassons ce jour de la semaine, — ce jour de déshonneur, d'oppression, de parjure ; — ou, s'il doit y rester, que les femmes grosses — prient le ciel de ne pas être délivrées ce jour-là, — de peur que leurs espérances n'avortent dans un monstre ! — que les marins ne redoutent le naufrage que ce jour-là ! — que les marchés faits ce jour-là soient les seuls violés ! — que toutes les choses commencées ce jour-là viennent à mauvaise fin ! — Oui, que, ce jour-là, la loyauté même se change en fausseté creuse !

545

550

PHILIPPE

— Par le ciel, madame, vous n'aurez pas de motif — de maudire les beaux résultats de ce jour. — Ne vous ai-je point engagé ma couronne ?

CONSTANCE

— Vous m'avez donné pour une couronne un simulacre — de couronne qui, soumis à la touche, — est reconnu sans valeur. Vous vous êtes par-

juré, parjuré ! — Vous êtes venu le bras levé pour verser le sang de mes 555
 ennemis ; — et maintenant, le bras tendu, vous alliez ce sang au vôtre. —
 Le poing fermé et le sourcil froncé de la guerre — se détendent en ami-
 cales caresses et en une paix fardée ; — et c'est de notre oppression que
 s'est faite cette ligue. — Aux armes, ciel, aux armes contre ces princes
 parjures ! — Une veuve crie : Ciel, sois mon époux ! — Ne laisse pas les 560
 heures de ce jour sacrilège — terminer en paix ce jour ; mais, avant le
 coucher du soleil, — lance la discorde armée entre ces rois parjures ! —
 Entends-moi ! oh ! entends-moi !

CONSTANCE

L'ARCHIDUC.

CONSTANCE

Paix, madame Constance !

565

CONSTANCE

L'ARCHIDUC.

CONSTANCE

— Oh ! si un homme me disait ces paroles-là, à moi !

BÂTARD

— Et pends une peau de veau à ces lâches épaules.

BÂTARD

L'ARCHIDUC , au Bâtard.

BÂTARD

— Tu n'oserais pas le répéter, drôle, sur ta vie !

570

BÂTARD

— Et pends une peau de veau à ces lâches épaules !

ROI JEAN

— Nous n'aimons pas ça : tu t'oublies.

PHILIPPE

— Voici le saint légat du pape.

PANDOLPHE

— Salut, oints du Seigneur, délégués du ciel ! — Près de toi, roi Jean, ma sainte mission est celle-ci : — Moi, Pandolphe, cardinal de la belle Milan,⁵⁷⁵
— et ici légat du pape Innocent, — je demande pieusement, en son nom,
— pourquoi tu te révoltes si obstinément — contre l'Église, notre sainte mère ; et pourquoi tu éloignes violemment — Étienne Langton, archevêque de — Cantorbéry, du saint siège auquel il est élu ? — Voilà ce qu'au nom de notre Saint-Père susdit, — le pape Innocent, je te demande, à toi.⁵⁸⁰

PHILIPPE

— Frère d'Angleterre, vous blasphémez.

ROI JEAN

— Continuez, vous et tous les rois de la chrétienté, — à vous laisser mener grossièrement par ce prêtre intrigant, — sous l'effroi d'une malédiction qu'une monnaie peut racheter, — et à acquérir, par les mérites de l'or vil, rebut et poussière, — le pardon frelaté d'un homme — qui, dans cette vente, ne vend que son propre pardon ; — continuez, vous et tous les autres, qu'on mène si grossièrement, — à entretenir de vos revenus⁵⁸⁵

cette sorcellerie jongleuse. — Que m’importe ! seul, je m’oppose seul au pape, — et je tiens ses amis pour mes ennemis.

590

PANDOLPHE

— Eh bien, en vertu du pouvoir légitime que je possède, — sois maudit et excommunié

PANDOLPHE

! — Béni soit le révolté — qui refusera allégeance à un hérétique ! — Il sera réputé de conduite méritoire, — canonisé et sanctifié, — celui qui, par quelque secret moyen, te retirera — ton exécration vie.

595

CONSTANCE

Oh ! permettez — que pour un moment Rome fasse place à mes malédictions ! — Bon père cardinal, criez amen — à mes imprécations perçantes : car, sans ma douleur, — nulle langue n’a le pouvoir de bien le maudire.

PANDOLPHE

— C’est au nom de la loi, madame, que je le maudis.

600

CONSTANCE

— Et moi aussi ! Mais, quand la loi ne peut plus faire droit, — la justice veut qu’elle cède le pas à la douleur. — La loi ne peut pas rendre à mon enfant son royaume ; — car celui qui tient son royaume tient aussi la loi. — Donc, quand la loi elle-même n’est que l’injustice absolue, — de quel droit couperait-elle la parole à mes malédictions ?

605

PANDOLPHE

— Philippe de France, sous peine d'être maudit, — lâche la main de cet archi-hérétique, — et menace sa tête de toute la puissance de la France, — s'il ne se soumet pas à Rome.

REINE-MÈRE

— Pâlerais-tu, Français ? ne lâche pas sa main.

CONSTANCE

— Attention, démon. Prends garde que le Français n'ait un remords, —
et que, dégageant sa main, il ne fasse perdre une âme à l'enfer ! 610

CONSTANCE

L'ARCHIDUC.

CONSTANCE

— Roi Philippe, écoute le cardinal.

BÂTARD

— Et pends une peau de veau à ces lâches épaules !

BÂTARD

L'ARCHIDUC.

615

BÂTARD

— Ruffian, il faut bien que j'empoche ces outrages — puisque...

BÂTARD

Ils peuvent fort bien tenir dans tes culottes.

ROI JEAN

— Philippe, qu’as-tu à dire au cardinal ?

CONSTANCE

— Qu’a-t-il à dire autrement que comme le cardinal ?

LOUIS

— Réfléchissez, mon père : choisissez — entre l’anathème accablant de Rome — et le léger sacrifice du bon vouloir anglais. — Risquez le moins dangereux. 620

BLANCHE

C’est l’anathème de Rome.

CONSTANCE

— Ô Louis ! tiens bon : le démon te tente ici — sous la forme d’une nouvelle mariée en déshabillé. 625

BLANCHE

— Madame Constance, ce n’est pas votre conscience, — c’est votre exigence qui parle.

CONSTANCE

Oh ! si tu reconnais mon exigence, — qui n’existe que par la mort de la conscience, — tu dois en venir à cette conclusion, — que la conscience revivrait par la mort de mon exigence. — Voulez-vous abattre mon exi- 630

gence ? ressuscitez la conscience ; — mais, si vous abattez la conscience, vous ranimez mon exigence.

ROI JEAN

— Le roi est ému et ne répond pas.

CONSTANCE

— Oh ! éloigne-toi de lui et réponds bien.

CONSTANCE

L'ARCHIDUC.

635

CONSTANCE

— Faites cela, roi Philippe. Ne traînez pas la chose plus longtemps.

BÂTARD

— Et toi, rustre exquis, ne traîne rien qu'une peau de veau !

PHILIPPE

— Je suis perplexe, et je ne sais que dire.

PANDOLPHE

— Ce que tu vas dire peut te rendre plus perplexe encore, — si tu te fais excommunier et maudire.

640

PHILIPPE

— Très-révérant père, mettez-vous à ma place, — et dites-moi comment vous vous conduiriez vous-même. — Sa main royale et la mienne viennent de se joindre ; — et nos âmes intimement unies ont été ma-

riées, accouplées et liées — avec toute la religieuse force des serments sacrés. — Le dernier souffle qui ait eu son de parole — a été un serment de fidélité, de paix, d'amitié, de véritable amour — entre nos deux empires et nos royales personnes. — Pour nous serrer les mains à la conclusion de ce royal pacte d'alliance, — nous avons à peine pris le temps de les laver... — Dieu sait, en effet, combien, un peu avant cette trêve, — le carnage les avait barbouillées et souillées — de son pinceau, et avec quelle couleur la vengeance y avait peint — l'effroyable querelle de deux rois irrités !... — Et ces mains, à peine purifiées, si récemment, si fortement unies par un mutuel amour, — se détacheraient de cette étreinte et de cette bonne réconciliation ! — Nous pourrions ainsi ruser avec l'honneur, nous moquer du ciel, — et, par notre inconstance, faire de nous des enfants — qui n'ont voulu que jouer à la main chaude ! — Nous pourrions abjurer la foi jurée, faire marcher — une horde sanglante sur le lit nuptial de la paix qui sourit, — et susciter la révolte sur le front serein — de la loyauté pure ! Ô saint homme, — mon révérend père, qu'il n'en soit pas ainsi ! — Du haut de votre grâce, imaginez, créez, imposez — quelque douce décision ; et alors c'est avec bonheur — que nous nous soumettrons à votre bon plaisir, en restant amis !

PHILIPPE

— Je puis dégager ma main, mais non mon honneur.

PANDOLPHE

L'ARCHIDUC.

PANDOLPHE

— Rébellion ! pure rébellion !

BÂTARD

Oui-dà ? — Est-ce qu'on ne trouvera pas une peau de veau pour te fermer cette bouche-là ?

LOUIS

— Mon père, aux armes !

BLANCHE

Le jour de ton mariage ! — contre le sang que tu viens d'épouser ! —
Est-ce qu'à notre repas de noces on servira des hommes égorgés ? —
Est-ce que les stridentes trompettes et les tambours grossièrement
bruyants — feront, avec leurs clameurs d'enfer, le concert de notre fête ?
— Ô mon mari, écoute-moi ! Hélas ! que cet appel — est nouveau dans
ma bouche ! ... Par ce nom — que jusqu'aujourd'hui ma langue n'avait
jamais prononcé, — je t'en supplie à genoux, ne prends pas les armes —
contre mon oncle.

670

675

CONSTANCE

Oh ! sur mes genoux — endurcis à force de gémissements, je t'en prie, toi,
— vertueux Dauphin, n'altère pas la décision — prononcée d'avance par
le ciel.

BLANCHE

— C'est maintenant que je verrai si tu m'aimes. Quel motif pourrait être
— auprès de toi plus fort que le titre d'épouse ?

680

CONSTANCE

— Ce qui fait l'orgueil de qui fait ton orgueil, — l'honneur ! Oh ! ton
honneur, Louis, ton honneur !

LOUIS

— Je m'étonne que votre majesté semble si froide, — quand de si graves intérêts la pressent.

685

PANDOLPHE

— Je vais lancer l'anathème sur sa tête.

PHILIPPE

— Tu n'en auras pas besoin...

PHILIPPE

Au roi Jean.

PHILIPPE

Angleterre, je me sépare de toi.

CONSTANCE

— Ô brillant retour de la majesté bannie !

690

REINE-MÈRE

— Ô noire trahison de l'inconstance française !

ROI JEAN

— France, tu pleureras cette heure avant une heure.

BÂTARD

— Pour peu que ce vieil horloger, le temps, ce vieux fossoyeur, le temps,
— y mette de la complaisance, certes la France pleurera !

BLANCHE

— Le soleil est couvert de sang ! beau jour, adieu ! — De quel côté dois-
je aller ? — Je suis avec l'un et l'autre : les armées ont chacune une de
mes mains, — et, liée que je suis à toutes deux, — elles me démembreront
par un arrachement convulsif.

695

BLANCHE

Au Dauphin.

BLANCHE

— Époux, je ne puis prier pour ton triomphe.

700

BLANCHE

Au roi Jean.

BLANCHE

— Oncle, il faut que je prie pour ta défaite.

BLANCHE

À Philippe.

BLANCHE

— Père, je ne puis te souhaiter la fortune.

BLANCHE

À la reine-mère Éléonore.

705

LOUIS

— Sois avec moi, ma dame ! Avec moi est ta fortune.

BLANCHE

— Ce qui donnera vie à ma fortune peut détruire ma vie.

ROI JEAN

— Cousin, va rassembler nos forces.

ROI JEAN

Le Bâtard sort.

ROI JEAN

À Philippe.

710

ROI JEAN

— Français, je suis embrasé d'une fureur brûlante, — d'une rage dont la flamme ne peut plus — être éteinte que dans le sang, — le sang de la France, et son sang le plus cher.

PHILIPPE

— Ta rage n'embrasera que toi, et tu seras — en cendres avant que notre sang en ait noyé la flamme. — Prends garde à toi, tu es en danger.

715

ROI JEAN

— Pas plus que celui qui me menace... Aux armes ! en avant !

ROI JEAN

Ils sortent.

SCÈNE IV

(Une plaine près d'Angers. Fanfares d'alarmes. Mouvements de troupes sur la scène.)

BÂTARD

Il jette la tête à terre.

ROI JEAN

— Hubert, garde cet enfant...

ROI JEAN

Au Bâtard.

720

ROI JEAN

Philippe, terminons ! — Ma mère est assaillie dans notre tente, — et prise, j'en ai peur.

BÂTARD

Monseigneur, je l'ai délivrée : — son altesse est en sûreté, ne craignez rien. — En avant, mon suzerain ! Avec un léger effort — nous amènerons cette besogne à une heureuse fin.

725

BÂTARD

Ils sortent.

ROI JEAN

— Ce sera ainsi, votre grâce restera en arrière, — avec cette forte garde.

ROI JEAN

À Arthur.

ROI JEAN

Cousin, n'aie pas l'air triste : — ta grand'mère t'aime, et ton oncle sera
— aussi tendre pour toi que l'était ton père.

730

ARTHUR

— Oh ! ma mère en mourra de chagrin !

BÂTARD

— Ni cloche, ni bréviaire, ni cierge ne me fera reculer, — quand l'or et
l'argent me font signe d'avancer. — Je laisse votre altesse...

BÂTARD

À la reine-mère.

BÂTARD

Grand'mère, — si jamais je me souviens d'être dévot, — je prierai pour
votre beau salut. Sur ce, je baise votre main.

735

REINE-MÈRE

— Adieu, gentil cousin.

ROI JEAN

Cher cousin, adieu !

ROI JEAN

Le Bâtard sort.

REINE-MÈRE

— Viens ici, petit parent ; écoute, un mot !

740

REINE-MÈRE

Arthur quitte la main d'Hubert et va à la reine-mère, qui l'emmène à l'écart. Les lords se retirent au fond de la scène.

ROI JEAN

— Viens ici, Hubert.

ROI JEAN

Hubert s'approche du roi.

ROI JEAN

Ô mon doux Hubert, — nous te devons beaucoup. Dans cette enceinte
de chair — il est une âme qui te compte pour son créancier, — et qui
veut te payer ton dévouement avec usure. — Ah ! mon bon ami, ton ser-
ment volontaire — vit là, tendrement caressé dans mon cœur. — Donne-
moi ta main... J'avais une chose à te dire ; — mais je la réserve pour un
meilleur moment. — Par le ciel, Hubert, j'ai presque honte — de te dire
quelle sincère estime j'ai de toi.

745

750

HUBERT

— Je suis bien obligé à votre majesté.

HUBERT

— Si fort que, quelque chose que vous me disiez d’entreprendre, —
quand ma mort serait au bout de l’exécution, — par le ciel, je la ferais !

ROI JEAN

Eh ! ne sais-je pas que tu la ferais ? — Bon Hubert ! Hubert ! Hubert !
jette les yeux — sur ce jeune garçon : je te le dirai, mon ami, — c’est un
vrai serpent sur mon chemin : — partout où se pose mon pied, il est là,
— rampant devant moi. Me comprends-tu ? — Tu es son gardien. 755

HUBERT

Et je le garderai si bien — qu’il ne fera pas de mal à votre majesté.

ROI JEAN

— La mort ! 760

HUBERT

Monseigneur ?

ROI JEAN

Une tombe !

HUBERT

Il ne vivra pas.

ROI JEAN

Assez ! — Je puis être gai à présent... Hubert, je t'aime... — Allons, je ne te dirai pas ce que j'entends faire pour toi. — N'oublie pas...

765

ROI JEAN

Il s'avance vers la reine-mère.

ROI JEAN

Madame, adieu ; — je vais envoyer ces forces auprès de votre majesté.

REINE-MÈRE

— Que ma bénédiction aille avec toi !

ROI JEAN

Cousin, partez pour l'Angleterre... — Hubert sera votre homme ; il vous servira — avec tout le respect qui vous est dû... Holà ! vous autres, à Calais !

770

ROI JEAN

Tous sortent.

SCÈNE V

(La tente du roi de France.)

PHILIPPE

— Ainsi, par un rugissement de la tempête sur les flots, — les voiles vaincues de toute l’armada — ont été séparées les unes des autres et dispersées.

775

PANDOLHE

— Courage et patience ! tout ira bien.

PHILIPPE

— Qu’est-ce qui peut aller bien après notre désastre ? — Ne sommes-nous pas battus ? Angers n’est-il pas perdu ? — Arthur fait prisonnier ? un grand nombre de nos chers amis tués ? — Et l’Anglais sanglant n’est-il pas parti pour l’Angleterre, — surmontant toute opposition, en dépit de la France ?

780

LOUIS

— Ce qu’il a conquis, il l’a fortifié. — Une si ardente promptitude, dirigée avec tant d’habileté, — un ordre, si sage dans une course si furieuse, — est sans exemple. Qui a lu ou entendu — le récit d’une action semblable ?

785

PHILIPPE

— Je supporterais volontiers cet éloge de l’Angleterre, — si nous pouvions y trouver une leçon pour nos hontes. — Regardez qui vient ici. La tombe d’une âme, — qui retient, malgré lui, l’éternel esprit — dans la vile prison d’une haleine oppressée !

PHILIPPE

— Je t’en prie, noble femme, viens avec moi.

790

CONSTANCE

— Ah ! voilà ! voilà donc l'issue de votre paix !

PHILIPPE

— Patience, bonne dame ! Courage, gentille Constance !

PHILIPPE

Ô belle affliction, calmez-vous !

CONSTANCE

— Non, non, je ne veux pas, tant que j'aurai un souffle pour crier. —
Oh ! que ma langue n'est-elle dans la bouche du tonnerre ! — Alors, je
ferais frémir le monde d'émotion, — et je réveillerais en sursaut ce cruel ⁷⁹⁵
squelette — qui ne peut pas entendre une faible voix de femme — et qui
dédaigne une invocation vulgaire.

PANDOLPHE

— Madame, ce que vous proférez est folie, et non douleur.

CONSTANCE

Elle se couvre de sa chevelure et sanglote.

800

PHILIPPE

— Relevez ces tresses... Oh ! que d'amour je remarque — dans cette éclatante multitude de cheveux ! — Si, par hasard, ses yeux laissent tomber une larme argentée, — dix mille fils d'or se collent — à cette larme dans une commune douleur, — amis vrais, inséparables, fidèles, — qu'attache la calamité !

805

CONSTANCE

— En Angleterre, si vous voulez.

PHILIPPE

Relevez vos cheveux.

PANDOLPHE

— Vous considérez trop cruellement la douleur.

CONSTANCE

— Il me parle, lui, qui n'a jamais eu de fils !

PHILIPPE

— Vous raffolez autant de votre douleur que de votre enfant.

810

CONSTANCE

— La douleur occupe la place de mon fils absent ; — elle couche dans son lit ; elle va et vient avec moi ; — elle prend ses jolis airs, me répète ses mots, — me rappelle toutes ses grâces — et habille ses vêtements vides de sa forme. — J'ai donc bien raison de raffoler de la douleur ! — Adieu ; si vous aviez fait la même perte que moi, — je vous consolerais mieux que vous ne le faites.

815

CONSTANCE

Elle arrache sa coiffure.

CONSTANCE

— Je ne veux pas garder cette parure sur ma tête, — quand il y a un tel désordre dans mon esprit. — Seigneur ! mon fils, mon Arthur, mon bel

enfant ! — Ma vie ! ma joie ! ma nourriture ! mon univers ! — soutien de
mon veuvage ! remède de ma douleur ! 820

CONSTANCE

Elle sort.

PHILIPPE

— Je crains quelque acte de désespoir, et je vais la suivre.

PHILIPPE

Il sort.

LOUIS

— Il n'est rien dans ce monde qui puisse me faire une joie. — La vie
m'est fastidieuse comme un conte deux fois dit, — dont on assomme
l'oreille déjà sourde d'un homme assoupi. — L'amertume de la honte
m'a tellement gâté le goût des douces choses, — qu'elles ne renferment
pour moi que honte et qu'amertume. 825

PANDOLPHE

— Avant la cure d'une forte maladie, — c'est au moment même du re-
tour à la santé — que la crise est la plus forte : les maux qui prennent
congé de nous — nous prouvent surtout à leur départ leur malignité. —
Qu'avez-vous donc perdu en perdant cette journée ? 830

LOUIS

— Tous mes jours de gloire, de joie et de bonheur.

PANDOLPHE

— Si vous aviez gagné la journée, certes vous les auriez perdus. — Mais non ! non ! C'est quand la fortune veut le plus de bien aux hommes, — qu'elle les regarde de son œil le plus menaçant. — C'est étrange de penser combien le roi Jean a perdu — par ce qu'il tient pour une conquête si claire. — N'êtes-vous pas désolé qu'il ait Arthur pour prisonnier ? 835

LOUIS

— Aussi cordialement qu'il est heureux de l'avoir. 840

PANDOLPHE

— Votre pensée est tout aussi juvénile que votre sang. — À présent, écoutez-moi, je vais vous parler avec un esprit prophétique ; — le souffle même de ma parole — va balayer la moindre poussière, le moindre fêtu, le plus léger obstacle — du sentier qui doit mener — vos pas droit au trône d'Angleterre ! Ainsi, suivez-moi bien : — Jean a pris Arthur, et, — tant que la flamme de la vie se jouera dans les veines de cet enfant, — il est impossible que l'usurpateur Jean ait une heure, — une minute, que dis-je ? un souffle de calme répit. — Un sceptre saisi d'une main effrénée — doit être gardé aussi violemment qu'il a été acquis. — Celui qui se tient sur une place glissante — n'a pas scrupule de s'accrocher au plus vil appui. — Pour que Jean se soutienne, il faut qu'Arthur tombe. — Ainsi soit-il, puisqu'il n'en peut être autrement. 845
850

LOUIS

— Mais que gagnerai-je à la chute du jeune Arthur ?

PANDOLPHE

— Vous ! au nom de madame Blanche, votre femme, — vous pourrez réclamer tous les droits d'Arthur. 855

LOUIS

— Et les perdre tous avec la vie, comme Arthur.

PANDOLPHE

— Que vous êtes peu mûr et novice pour ce vieux monde ! — C'est pour vous que Jean complot, avec vous que les événements conspirent. — Car celui qui plonge sa sûreté dans le sang innocent — n'y trouve jamais qu'une sûreté sanglante et perfide. — Cet acte, si méchamment conçu, refroidira pour lui les cœurs — de tous ses sujets et glacera leur zèle, — au point qu'ils caresseront la plus petite occasion — qui s'offrira pour faire échec à son règne. — Il n'y aura pas d'exhalaison naturelle dans le ciel, — pas de caprice de la nature, pas de journée hors de saison, — pas d'orage ordinaire, pas d'événement habituel, — qui ne soient⁸⁶⁰ dépouillés de leur cause naturelle — et considérés comme des météores,⁸⁶⁵ des prodiges, des signes, — des monstres, des présages et des voix du ciel — dénonçant clairement la vengeance d'en haut contre Jean !

LOUIS

— Il se peut qu'il ne touche pas à la vie du jeune Arthur — et qu'il se tienne pour rassuré par son emprisonnement.

870

LOUIS

— Les puissants raisonnements font les actions étranges. Allons ! — Si vous dites oui, le roi ne dira pas non.

LOUIS

Ils sortent.

SCÈNE VI

(Un cachot.)

HUBERT

— Faites-moi rougir ces fers...

HUBERT

Au second exécuter.

875

HUBERT

Et toi, aie soin de te tenir — sous la tapisserie. Quand je frapperai du pied — le sein de la terre, vous vous élancerez, — et vous attacherez solidement à cette chaise l'enfant — que vous trouverez avec moi. — Soyez vigilants. Sortez, et attention !

PREMIER EXÉCUTEUR

— J'espère que vous vous porterez garant de cette action.

880

HUBERT

— Scrupules malséants ! N'ayez pas peur, faites.

HUBERT

Les exécuteurs sortent.

HUBERT

— Jeune gars, venez ici ; j'ai à vous parler.

ARTHUR

— Bonjour, Hubert.

HUBERT

Bonjour, petit prince.

885

ARTHUR

— Aussi petit prince que possible, ayant tant de titres — pour être un grand prince... Vous êtes triste.

HUBERT

— En effet, j'ai été plus gai.

ARTHUR

Dieu me pardonne ! — Personne, il me semble, ne devrait être triste que moi. — Pourtant je me souviens, quand j'étais en France, — il y avait de jeunes gentilshommes qui voulaient être tristes comme la nuit, — simplement par affectation. Foi de chrétien ! — si j'étais hors de prison à garder les moutons, — je serais aussi gai que le jour serait long ; — et je le serais même ici, si je ne soupçonnais pas — que mon oncle me veut encore du mal. — Il a peur de moi, et moi de lui. — Est-ce ma faute si je suis fils de Geoffroy ? — Non, vraiment, non ; et plutôt au ciel — que je fusse votre fils, pourvu que je fusse aimé de vous, Hubert.

HUBERT

— Si je lui parle, avec son innocent babil, — il va réveiller ma pitié, tout enterrée qu'elle est. — Donc, soyons brusque, et dépêchons.

HUBERT

— Ses paroles prennent possession de mon cœur.

900

HUBERT

Haut.

HUBERT

— Lisez ceci, jeune Arthur.

HUBERT

Il lui tend un papier.

HUBERT

À part, s'essuyant les yeux.

HUBERT

Allons ! larmoiement stupide ! — Mettrait-il à la porte l'inflexible torture ? — Il faut en finir, de peur que ma résolution ne s'échappe — de mes yeux en tendres larmes de femmelette.

905

HUBERT

Haut, à Arthur.

HUBERT

— Ne pouvez-vous pas lire ? N'est-ce pas bien écrit ?

ARTHUR

— Trop bien, Hubert, pour une œuvre aussi hideuse ! — Faut-il que vous
me brûliez les deux yeux avec un fer rouge ? 910

HUBERT

— Il le faut, jeune enfant.

ARTHUR

Et le ferez-vous ?

HUBERT

Et je le ferai.

HUBERT

Je l'ai juré ! — Il faut que je les brûle avec un fer chaud. 915

ARTHUR

— Ah ! nul être humain, si ce n'est dans cet âge de fer, ne voudrait faire cela. — Le fer lui-même, quoique ardent et rouge, — en approchant de ces yeux, boirait mes larmes — et éteindrait sa brûlante fureur — dans le débordement de mon innocence ; — oui, et après, il se consumerait en rouille — rien que pour avoir contenu le feu qui devait blesser mes yeux. — Êtes-vous donc un plus dur obstiné que le fer forgé ? — Ah ! si 920
un ange était venu à moi — et m'avait dit qu'Hubert m'enlèverait les yeux, — je ne l'aurais pas cru : pas d'une autre bouche que celle d'Hubert !

HUBERT

— Arrivez. 925

HUBERT

Faites ce que je vous dis.

HUBERT

— Donnez-moi le fer, vous dis-je, et attachez-le ici.

HUBERT

Hubert prend le fer rouge. Les deux exécuteurs saisissent Arthur pour le lier sur la chaise.

ARTHUR

— Hélas ! qu’avez-vous besoin d’être si furieusement rudes ? — je ne
vais pas résister ; je vais rester pétrifié. — Au nom du ciel, Hubert, ne
me faites pas attacher ! — Voyons, écoutez-moi, Hubert, renvoyez ces
hommes, — et je vais m’asseoir aussi tranquille qu’un agneau : — je ne
bougerai pas, je ne regimberai pas, je ne dirai pas un mot, — je ne regar-
derai pas le fer avec colère. — Jetez seulement ces hommes dehors, et je
vous pardonnerai — toutes les tortures auxquelles vous me soumettez. ⁹³⁰
⁹³⁵

HUBERT

— Allez ! tenez-vous dehors ! laissez-moi seul avec lui.

PREMIER EXÉCUTEUR

— Je suis ravi de n’être pour rien dans une pareille action.

PREMIER EXÉCUTEUR

Les exécuteurs sortent.

ARTHUR

— Hélas ! je viens donc de chasser un ami ! — Il a une mine farouche,
mais un bon cœur. 940

ARTHUR

À Hubert.

ARTHUR

— Laissez-le revenir, que sa compassion puisse — rendre vie à la vôtre.

HUBERT

Allons, garçon, préparez-vous.

ARTHUR

— Il n'y a donc plus de remède ? 945

HUBERT

Non, pas d'autre pour vous que de perdre les yeux.

ARTHUR

— Ô ciel !... s'il y avait seulement dans les vôtres un atome, — un grain
de poussière, un moucheron, un cheveu égaré, — un rien qui gênât ce
sens si précieux ! — alors, sentant combien les moindres choses sont
douloureuses là, — vous seriez forcé de trouver votre infâme projet bien
horrible. 950

HUBERT

— Est-ce là votre promesse ? Allons, retenez votre langue.

ARTHUR

— Hubert, le cri de deux langues — ne serait pas de trop pour défendre deux yeux. — Ne me dites pas de retenir ma langue, ne me le dites pas, Hubert. — Ou bien, Hubert, si vous voulez, coupez-moi la langue, — à condition que je garde mes yeux. Oh ! épargnez mes yeux, — quand ils ne me serviraient à rien qu'à vous regarder toujours. — Tenez, sur ma parole, l'instrument s'est refroidi ; — il ne ferait plus de mal. 955

HUBERT

Je puis le réchauffer, enfant.

ARTHUR

— Non, ma foi : le feu est mort de chagrin — de se voir, lui créé pour notre bien-être, employé — à des violences imméritées. Voyez plutôt vous-même : — il n'y a plus rien de malfaisant dans cette braise ; — le souffle du ciel en a chassé la flamme, — et a jeté dessus les cendres du repentir. 960

HUBERT

— Mais je puis la ranimer de mon souffle, enfant. 965

HUBERT

— Soit ! vois et vis !... Je ne voudrais pas toucher tes yeux — pour tous les trésors que ton oncle possède. — Pourtant j'avais juré, et j'avais résolu, enfant, — de te les brûler avec ce fer-ci.

ARTHUR

— Ah ! maintenant vous êtes reconnaissable, Hubert ! Tout à l'heure — vous étiez déguisé. 970

HUBERT

Paix ! plus un mot. — Adieu ! Il faut que votre oncle vous croie mort. — Je vais charger ces chiens d’espions de faux rapports. — Toi, joli enfant, dors sans crainte, et sois sûr — qu’Hubert, pour tous les biens du monde, — ne te fera pas de mal.

ARTHUR

Ô ciel !... je vous remercie, Hubert.

975

HUBERT

— Silence ! plus un mot ! Sortons ensemble secrètement. — Je m’expose pour toi à un grand danger

HUBERT

.

HUBERT

Ils sortent.

HUBERT

‌

980

SCÈNE VII

(La grand salle du palais.)

ROI JEAN

— Ici nous nous asseyons de nouveau, de nouveau couronné, — et nous sommes vu, j’espère, par des yeux réjouis.

PEMBROKE

— Ce second sacre, sauf le bon plaisir de votre altesse, — était superflu. Vous aviez été couronné déjà, — et cette majesté suprême ne vous avait pas été arrachée ; — la foi des hommes n’avait pas été entachée de ré-
volte ; — le pays n’avait pas été troublé par de nouvelles ambitions, —
par le désir d’un changement ou d’un état meilleur.

985

SALISBURY

— Ainsi s’entourer d’une double pompe, — c’est chamarrer un titre déjà assez riche, — c’est dorer l’or raffiné, c’est peindre le lis, — c’est jeter un parfum sur la violette, — c’est polir la glace, c’est ajouter une nouvelle
couleur — à l’arc-en-ciel, ou chercher à illuminer — avec un flambeau
l’œil magnifique du firmament : — autant d’excès inutiles et ridicules.

990

PEMBROKE

— N’était que votre bon plaisir royal doit être obéi, — cet acte-là est comme un vieux conte raconté de nouveau, — et qui, à la dernière re-
dite, devient fastidieux, — ressassé qu’il est hors de propos.

995

PEMBROKE

— Les ouvriers qui tâchent de faire mieux que le bien — perdent leur talent par leur ambition ; — souvent, en palliant une faute, — on l’aggrave par le palliatif même : — c’est ainsi qu’une pièce mise à un léger accroc — fait plus mal, en cachant le défaut, — que ne faisait le défaut avant d’être ainsi réparé.

1000

SALISBURY

— Avant votre second couronnement, — nous avons murmuré notre avis à cet effet ; mais il a plu à votre altesse — de n'en pas tenir compte, et nous sommes tous satisfaits — puisque toutes nos volontés doivent — s'arrêter à la volonté de votre altesse.

ROI JEAN

— Je vous ai confié quelques-unes des raisons — de ce double couronnement, et je les crois fortes ; — je vous en communiquerai, quand ma crainte sera moindre, — de plus fortes, de plus fortes encore. En attendant, indiquez-moi — quelque abus que vous voudriez voir réformer, — et vous verrez bien quel empressement — je mettrai à écouter et à vous accorder vos requêtes.

1010

ROI JEAN

— Qu'il en soit ainsi ! je confie sa jeunesse à votre direction.

ROI JEAN

Quelles nouvelles avez-vous, Hubert ?

ROI JEAN

Le roi entraîne Hubert à l'écart et cause à voix basse avec lui.

PEMBROKE

— C'est là l'homme qui devait faire l'action sanglante ; — il a montré son ordre à un de mes amis ; — l'image d'une perversité odieuse — vit dans son regard ; son aspect mystérieux — révèle l'émotion d'un cœur bien troublé ; — et j'ai grand'peur que la chose, dont nous craignons qu'il ne fût chargé, ne soit faite.

1015

SALISBURY

— Les couleurs du roi vont et viennent — entre son projet et sa conscience, — comme des hérauts entre deux fronts de bataille menaçants. — Son émotion est si mûre qu'il faut qu'elle crève. 1020

PEMBROKE

— Et, quand elle crèvera, j'ai peur qu'il n'en sorte, — hideuse suppuration, la mort d'un doux enfant.

ROI JEAN

— Nous ne pouvons retenir le bras fort de la mortalité. — Mes bons lords, bien que ma volonté d'accorder soit toujours vivante, — c'en est fait : l'objet de votre demande n'existe plus. — Il nous apprend qu'Arthur est décédé cette nuit. 1025

SALISBURY

— Nous craignons en effet que sa maladie ne fût incurable.

PEMBROKE

— En effet, nous savions combien il était près de sa mort, — avant que l'enfant lui-même se sentît malade. — Il faudra répondre de cela, ici ou ailleurs. 1030

ROI JEAN

— Pourquoi penchez-vous sur moi des fronts si solennels ? — Croyez-vous que je tiennne les ciseaux de la destinée ? — Est-ce que j'ai pouvoir sur les pulsations de la vie ?

SALISBURY

— La sinistre tricherie est visible ; et il est honteux que la grandeur la
commette si grossièrement. 1035

SALISBURY

Au roi.

SALISBURY

— Puisse ce jeu-là vous réussir, et, sur ce, adieu !

PEMBROKE

— Arrête, lord Salisbury : je pars avec toi ; — je vais chercher l'héritage
de ce pauvre enfant, — le petit royaume d'une tombe forcée. — À l'être
qui devait animer cette île tout entière, — trois pieds de terre suffisent. 1040
Mauvais monde, en attendant ! — Cela ne peut pas se supporter ainsi :
cela va faire éclater — toutes nos douleurs, et avant peu, je le soup-
çonne.

PEMBROKE

Les lords sortent. 1045

COURRIER

— Tu as la frayeur dans les yeux. Où est ce sang — que j'ai vu habiter
dans ces joues ? — Un ciel si sombre ne s'éclaircit pas sans orage. —
Lâche ton averse... Comment vont-ils en France ?

COURRIER

— De France en Angleterre... Jamais de telles forces, pour une expédi-
tion à l'étranger, — ne se sont levées du sein d'un pays, — ils ont su co- 1050

pier votre rapidité : — car, quand vous devriez apprendre qu'ils se préparent, — la nouvelle vient qu'ils sont tous arrivés.

ROI JEAN

— Où donc notre police s'est-elle soûlée ? — où a-t-elle dormi ? où est donc la vigilance de ma mère, — qu'une telle armée a pu être rassemblée en France, — sans qu'elle en ait rien appris ?

1055

COURRIER

Mon suzerain, son oreille — est bouchée par la poussière : le premier avril est morte votre noble mère. — Et, à ce que j'apprends, monseigneur, — madame Constance était morte trois jours avant — dans une frénésie ; j'ai appris cela vaguement — par la voix de la rumeur : est-ce vrai ou faux, je ne sais pas.

1060

ROI JEAN

— Arrête ton essor, occasion redoutable ! — Oh ! fais une ligue avec moi, jusqu'à ce que j'aie satisfait — mes pairs mécontents. Quoi ! ma mère morte ! — Comme mon empire va mal en France ! — Et sous les ordres de qui est venue cette armée française — dont tu me donnes pour certain le débarquement ici ?

1065

MESSAGER

— Sous ceux du Dauphin.

ROI JEAN

Tu m'as tout étourdi — avec ces mauvaises nouvelles.

ROI JEAN

Au Bâtard.

ROI JEAN

Eh bien, que dit le monde — de vos mesures ? N'essayez pas de me bourrer — encore la tête de mauvaises nouvelles, car elle en est déjà pleine.

1070

BÂTARD

— Soit ! si vous avez peur d'entendre le pire, — que le pire tombe inouï sur votre tête !

ROI JEAN

— Excusez-moi, cousin : j'étais suffoqué — par la marée montante : mais maintenant je reprends haleine au-dessus du flot, et je puis donner audience — à toutes les voix, quoi qu'elles veuillent me dire.

1075

BÂTARD

— Comment je me suis démené au milieu du clergé, — les sommes que j'ai ramassées l'expliqueront. — Mais, comme je traversais le pays pour revenir, — j'ai trouvé le peuple étrangement disposé, — possédé de rumeurs, occupé de rêves bizarres, — ne sachant ce qu'il craint, mais plein de crainte. — Et voici un prophète que — j'amène avec moi des rues de Pomfret où je l'ai rencontré, — ayant sur ses talons des centaines de gens — à qui il chantait, en rimes grossières et malsonnantes, — qu'avant midi, le jour de l'Ascension prochaine, — votre altesse aurait déposé sa couronne.

1080

1085

ROI JEAN

— Visionnaire, qui donc te faisait parler ainsi ?

PIERRE DE POMFRET

— La prescience que cette vérité s'accomplira.

ROI JEAN

— Hubert, loin de moi cet homme ! emprisonne-le ; — et qu'à midi, le jour même où il dit — que je dois céder la couronne, il soit pendu ! — Mets-le en lieu sûr, et reviens, — car j'ai besoin de toi.

1090

ROI JEAN

Hubert sort avec Pierre de Pomfret.

ROI JEAN

Ô mon gentil cousin, — as-tu appris les nouvelles ? sais-tu qui est arrivé ?

BÂTARD

— L'armée française, milord : tous n'ont que cela à la bouche. — En outre, j'ai rencontré lord Bigot et lord Salisbury, — les yeux aussi rouges qu'un feu nouvellement allumé, — et d'autres encore, qui allaient chercher le tombeau — d'Arthur, tué cette nuit, disaient-ils, — à votre suggestion.

1095

ROI JEAN

Gentil parent, va, — élance-toi au milieu de leurs groupes, — j'ai un moyen de regagner leur affection, — amène-les-moi.

1100

BÂTARD

Je vais les chercher.

ROI JEAN

— Oui, mais va vite, le pied le meilleur en avant. — Oh ! il ne faut pas que j'aie des sujets ennemis, — quand des étrangers hostiles alarment

mes villes — par la terrible pompe d'une puissante invasion ! — Sois Mercure, mets des ailes à tes talons, — et, comme la pensée, reprends ton vol d'eux à moi.

1105

BÂTARD

— L'esprit du temps m'enseignera la promptitude.

BÂTARD

Il sort.

ROI JEAN

— C'est parler en noble et vaillant gentilhomme.

ROI JEAN

Au courrier.

1110

ROI JEAN

— Suis-le, car il aura peut-être besoin — de quelque courrier entre moi et les pairs, — et ce sera toi.

COURRIER

De grand cœur, mon suzerain.

COURRIER

Il sort.

ROI JEAN

— Ma mère morte !

1115

HUBERT

— Milord, on dit que cinq lunes ont été vues cette nuit, — quatre fixes, et la cinquième tourbillonnant autour — des quatre autres dans un merveilleux mouvement.

ROI JEAN

— Cinq lunes ?

HUBERT

Les vieillards et les matrones vont dans les rues, — faisant là-dessus d'inquiétantes prophéties ; — la mort du jeune Arthur est dans toutes les bouches. — En causant de lui, tous secouent la tête, — et se chuchotent à l'oreille : — celui qui parle serre le poignet de son auditeur, — tandis que celui qui écoute prend un air effaré, — fronçant les sourcils, hochant la tête, roulant les yeux. — J'ai vu un forgeron s'arrêter ainsi avec son marteau, — tandis que son fer refroidissait sur l'enclume, — pour avaler, bouche béante, le rapport d'un tailleur — qui, ses ciseaux et sa mesure à la main, — debout dans des pantoufles que son vif empressement — lui avait fait chausser de travers, — parlait de milliers de Français belliqueux — rangés déjà en bataille dans le Kent. — Un autre artisan, maigre et pas lavé, — est venu couper son récit, et parler de la mort d'Arthur.

ROI JEAN

— Pourquoi cherches-tu à m'obséder de ces frayeurs ? — Pourquoi insistes-tu tant sur la mort du jeune Arthur ? — C'est ta main qui l'a assassiné : j'avais de puissants motifs — pour le souhaiter mort, mais tu n'en avais aucun pour le tuer.

HUBERT

— Aucun, milord ? Comment ! Ne m'y aviez-vous pas provoqué ?

ROI JEAN

— C'est la malédiction des rois d'être assistés — par des esclaves qui prennent une boutade pour un ordre — de forcer le domicile sanglant d'une vie, — toujours prêts à comprendre comme une loi — un clin d'œil¹¹⁴⁰ de l'autorité, et à voir une intention — menaçante du souverain quand par hasard il fronce le sourcil, — plutôt par humeur que par réflexion.

HUBERT

— Voici votre signature et votre sceau à l'appui de ce que j'ai fait.

ROI JEAN

— Oh ! quand le dernier compte entre le ciel et la terre — devra être réglé, alors cette signature et ce sceau — déposeront contre nous pour notre damnation ! — Que de fois la vue des instruments du mal — fait¹¹⁴⁵ faire le mal ! Si tu n'avais pas été là, — compagnon marqué par la main de la nature, — noté et désigné pour faire une action honteuse, — ce meurtre ne me serait jamais venu à l'esprit. — Mais, remarquant ton horrible aspect, — te trouvant bon pour une sanglante vilénie — et tout¹¹⁵⁰ disposé, tout fait pour un emploi hasardeux, — je me suis vaguement ouvert à toi sur la mort d'Arthur, — et toi, pour te faire chérir d'un roi, — tu n'as pas eu scrupule de détruire un prince !

HUBERT

— Milord...

ROI JEAN

Si tu avais seulement hoché la tête, ou fait une pause, — quand je t’ai dit
obscurément ce que j’entendais, — ou si tu avais jeté un regard de doute¹¹⁵⁵
sur ma face, — comme pour me dire de m’expliquer en termes précis, —
une honte profonde m’aurait frappé de mutisme et fait briser là, — et tes
appréhensions auraient produit en moi des appréhensions ; — mais tu
m’as compris par mes signes, — et tu as répondu en signes au crime. —¹¹⁶⁰
Oui, sans objection, tu as laissé consentir ton cœur — et, conséquem-
ment, ta rude main à commettre — l’action que nos deux bouches
avaient horreur de nommer ! — Hors d’ici ! et que je ne te revoie ja-
mais ! — Mes nobles m’abandonnent ; et mon autorité est bravée, —
jusqu’à mes portes, par les bandes d’une puissance étrangère. — Et,¹¹⁶⁵
même au sein de ce domaine de chair, — jusque dans cet empire, dans
cette région de sang et de souffle, — l’hostilité et la guerre civile règnent
— entre ma conscience et la mort de mon cousin

ROI JEAN

.

HUBERT

— Armez-vous contre vos autres ennemis, — je vais faire la paix entre¹¹⁷⁰
votre âme et vous : — le jeune Arthur est vivant. Ma main — est encore
une main vierge et pure, — elle n’est pas colorée de taches de sang cra-
moisi. — Dans mon cœur n’est jamais entrée encore — la terrible mo-
tion d’une pensée meurtrière : — et vous avez calomnié la nature dans
mes traits — qui, malgré leur rude aspect, — couvrent pourtant une âme¹¹⁷⁵
trop belle — pour le boucher d’un enfant innocent.

ROI JEAN

Ils sortent.

ROI JEAN

‌

SCÈNE VIII

(Devant un donjon.)

ARTHUR

— Le mur est bien haut, et pourtant je vais sauter jusqu'en bas. — Bonne terre, sois clément, et ne me fais pas de mal. — Presque personne, per-
sonne, puis-je dire, ne me connaît ici ; pour qui me connaîtrait, — ce
costume de mousse m'a déguisé tout à fait. — J'ai peur, et pourtant je
me risquerai. — Si je parviens en bas sans me briser les membres, — je
trouverai mille moyens de m'échapper. — Autant mourir en fuyant que
mourir en restant.

1180

1185

ARTHUR

Il saute.

ARTHUR

— À moi ! L'esprit de mon oncle est dans ces pierres. — Que le ciel
prenne mon âme, et que l'Angleterre garde mes os !

ARTHUR

Il meurt

ARTHUR

.

1190

PEMBROKE

— Qui a apporté cette lettre de la part du cardinal ?

SALISBURY

— Le comte de Melun, un noble seigneur de France, — dont les assurances personnelles sont, sur les sympathies du Dauphin, — plus explicites encore que ces lignes.

BIGOT

— Allons donc le joindre dès demain matin.

1195

SALISBURY

— Ou plutôt partons tout de suite : car il nous faudra — deux longues journées de marche, milords, avant de le joindre.

BÂTARD

— Charmé de vous rencontrer encore une fois aujourd'hui, messeigneurs les mécontents ! — Le roi, par ma bouche, réclame votre présence immédiatement.

1200

SALISBURY

— Le roi s'est dépossédé de nous. — Nous ne voulons pas doubler son manteau souillé et chétif — de nos purs honneurs, ni suivre son pas — qui laisse une empreinte de sang partout où il se porte. — Retourne lui dire cela : nous n'en savons que trop.

BÂTARD

— Quoi que vous pensiez, de bonnes paroles seraient plus convenables, je pense.

1205

SALISBURY

— C'est notre ressentiment, et non notre courtoisie, qui raisonne à présent.

PEMBROKE

— Monsieur, monsieur, l'impatience a ses privilèges.

BÂTARD

— C'est vrai : le privilège de blesser qui l'éprouve, et pas d'autre.

1210

SALISBURY

— Voici la prison.

SALISBURY

Il aperçoit le corps d'Arthur.

SALISBURY

Qui donc est étendu là ?

PEMBROKE

— Ô mort, enorgueillie d'une beauté princière et pure ! — La terre n'avait donc pas un trou pour cacher cette action !

1215

SALISBURY

— Le meurtre, comme s'il avait horreur de son forfait, — le laisse à découvert pour exciter la vengeance.

BIGOT

— Ou bien, après avoir destiné cette beauté à la tombe, — il l’a trouvée trop splendidement auguste pour une tombe.

SALISBURY

— Sir Richard, qu’en pensez-vous ? Avez-vous jamais vu, — lu ou enten-¹²²⁰
du, pouviez-vous imaginer, — pouvez-vous presque croire, même en le
voyant, — ce que vous voyez ? Est-ce que votre pensée pourrait, sans
cette réalité, — en imaginer une pareille ? Voici le faite suprême, — le ci-
mier, la couronne, ou plutôt la couronne de la couronne, — des armes du
meurtre ; voici la plus sanglante infamie, — la plus farouche sauvagerie,¹²²⁵
le coup le plus hideux — que jamais la colère à l’œil muré ou la rage ha-
sarde — ait offert aux larmes du remords attendri.

PEMBROKE

— Tous les meurtres passés sont excusés par celui-ci : — il est si unique,
si incomparable — qu’il donnera de la sainteté et de la pureté — aux
crimes encore à venir des temps, — et qu’il tournera en plaisanterie le
plus funèbre carnage — par l’exemple de cet atroce spectacle.¹²³⁰

BÂTARD

— C’est une œuvre damnée et sanglante, — l’action sacrilège d’une main
brutale, — si c’est l’œuvre d’une main.

SALISBURY

— Si c’est l’œuvre d’une main ! — Nous avons une sorte de lumière sur
ce qui arriverait : — l’exécution de cette infamie est de la main
d’Hubert ; — le plan et l’idée sont du roi. — Aussi j’interdis à mon âme¹²³⁵
l’obéissance à ce roi ; — je m’agenouille devant cette ruine d’une chère
vie, — et j’exhale, devant cette perfection sans haleine, — l’encens d’un

vœu sacré : le vœu — de ne jamais goûter les jouissances de ce monde,
— de ne jamais me laisser corrompre par le plaisir, — de ne pas
connaître le bien-être ni le loisir, — avant que j'aie glorifié mon bras —
en l'élevant à la hauteur de la vengeance !

1240

PEMBROKE ET BIGOT

— Nos âmes confirment religieusement tes paroles.

HUBERT

— Milords, je me suis échauffé à courir à votre recherche. — Arthur est
vivant : le roi vous envoie demander.

1245

SALISBURY

— Oh ! voilà un impudent qui ne rougit pas devant la mort.

SALISBURY

À Hubert.

HUBERT

— Je ne suis pas un scélérat.

SALISBURY

Faut-il que je vole la loi ?

BÂTARD

— Votre épée brille, monsieur ; rengainez -la.

1250

SALISBURY

— Non, pas avant que je lui aie fait un fourreau de la peau d'un assassin !

HUBERT

— Arrière, lord Salisbury, arrière, vous dis-je ! — Par le ciel, je crois mon épée aussi affilée que la vôtre. — Je ne souhaite pas, milord, que vous oubliiez vous-même, — ni que vous provoquiez le danger de ma légitime défense ; — je craindrais, en ne tenant compte que de votre rage, d'oublier — votre valeur, votre grandeur, votre noblesse.

BIGOT

— Loin d'ici, fumier ! Oserais-tu braver un noble ?

HUBERT

— Pas pour ma vie ; mais j'oserais défendre — mon innocence contre un empereur.

1260

SALISBURY

— Tu es un meurtrier.

HUBERT

Ne me forcez pas à l'être ; — jusqu'ici je ne le suis pas. Qui dit une erreur — ne dit pas vrai ; qui ne dit pas vrai, ment.

PEMBROKE

— Coupons-le en morceaux.

BÂTARD

Gardez la paix, vous dis-je.

1265

SALISBURY

— Écartez-vous, ou je vous écorche, Faulconbridge.

BÂTARD

— Mieux vaudrait pour toi écorcher le diable, Salisbury. — Si seulement tu me regardes de travers, si tu bouges ton pied, — ou si tu enseignes à ta fureur étourdie à me faire outrage, — je t'abats mort. Relève vite ton épée, — sinon je vais vous écraser, toi et ta broche, — à vous faire croire que le diable est sorti de l'enfer.

1270

BIGOT

— Que vas-tu faire, renommé Faulconbridge ? Seconder un scélérat, un meurtrier !

HUBERT

— Lord Bigot, je ne suis ni l'un ni l'autre.

BIGOT

Qui donc a tué ce prince ?

1275

HUBERT

— Il n'y a pas une heure que je l'ai laissé bien portant : — je l'honorais, je l'aimais, et j'épuiserai ma vie — à pleurer la perte d'une vie si chère.

SALISBURY

— Ne vous fiez pas à l’humidité menteuse de ses yeux : — car la trahison n’est pas à court de ces larmoiements ; — et, lui, exercé au métier, il les fait ressembler — aux effusions de la pitié et de l’innocence. — Partez avec moi, vous tous dont les âmes ont horreur — des exhalaisons infectes du charnier ; — car je suis suffoqué de cette odeur de crime.

1280

BIGOT

— Allons à Bury, près du Dauphin !

PEMBROKE

— Dis au roi qu’il peut venir nous demander là.

PEMBROKE

Les lords sortent.

1285

BÂTARD

— Voilà un monde parfait !...

BÂTARD

À Hubert.

BÂTARD

Aviez-vous connaissance de cette belle œuvre ? — Si c’est toi qui as commis cet acte de mort — hors de la portée infinie de la pitié sans bornes, — tu es damné, Hubert !

1290

HUBERT

Écoutez-moi seulement, monsieur...

BÂTARD

Ah ! je vais te le dire : — tu es un aussi noir damné... non, il n'y aurait rien de si noir, — tu es plus profondément damné que le prince Lucifer ; — il n'y a pas encore un démon d'enfer aussi hideux — que tu le seras, si tu as tué cet enfant.

1295

HUBERT

— Sur mon âme...

BÂTARD

Pour peu que tu aies consenti — à cet acte, le plus cruel de tous, tu n'as plus qu'à désespérer, — et, si tu as besoin d'une corde, le plus petit fil, — que l'araignée ait jamais filé de ses entrailles, — suffira pour t'étrangler ; un jonc sera — un gibet pour te pendre ; ou, si tu veux te noyer, — mets seulement un peu d'eau dans une cuillère, — et ce sera tout un océan — pour suffoquer un misérable tel que toi ! — Je te soupçonne bien gravement.

1300

HUBERT

— Si par action, par consentement ou par pensée, — je suis coupable d'avoir dérobé le souffle suave — que contenait cette argile si belle, — je veux que l'enfer n'ait pas assez de supplices pour me torturer ! — Je l'avais laissé bien portant.

1305

BÂTARD

Va, emporte-le dans tes bras. — Je suis tout étourdi, il me semble, et j'ai perdu mon chemin — au milieu des épines et des dangers de ce monde.

BÂTARD

Hubert prend dans ses bras le cadavre.

1310

BÂTARD

— Comme tu enlèves aisément toute l'Angleterre ! — De cette dépouille de la royauté morte, — la vie, le droit et la foi de tout ce royaume — se sont envolés au ciel. Et maintenant, l'Angleterre n'a plus — qu'à lacérer, à dissiper et à déchirer à belles dents — les biens fastueux d'un empire en déshérence. — Maintenant, pour cet os rongé de majesté, — le mo-
 losse de la guerre hérisse sa crinière furieuse, — et jappe à la douce vue de la paix. — Maintenant, les forces du dehors et les mécontentements du dedans — coalisés se mettent en ligne ; et l'immense confusion, — comme le corbeau planant sur une bête défaillante, — épie la chute imminente du pouvoir arraché. — Heureux maintenant celui dont le man-
 teau et la ceinture — pourront résister à cette tempête !... Emporte cet
 enfant — et suis-moi vite ; je vais près du roi. — Nous allons avoir mille affaires sur les bras, — et le ciel lui-même fait sombre mine à la terre.

1315

1320

BÂTARD

Ils sortent.

BÂTARD

‌

1325

SCÈNE IX

(Une salle dans un palais.)

ROI JEAN

— Ainsi j'ai remis dans votre main — le nimbe de ma gloire.

PANDOLPHE

Reprenez-la — de ma main, comme tenant désormais du pape — votre grandeur et votre autorité souveraine.

PANDOLPHE

Il rend la couronne au roi.

ROI JEAN

— Maintenant, tenez votre parole sacrée ; allez trouver les Français, — et employez tout le pouvoir que vous tenez de sa sainteté — à arrêter leur marche avant que nous ayons pris feu. — Nos nobles mécontents se révoltent, — notre peuple se refuse à l'obéissance — et du fond de l'âme, jure allégeance et amour — à un sang étranger, à une royauté du dehors. — Vous seul pouvez contenir — ce débordement d'humeurs irritées. — Ne tardez donc pas ; car la maladie est si grave — que le remède doit être administré sur-le-champ — pour ne pas avoir à lutter contre d'incurables suites.

PANDOLPHE

— C'est mon souffle qui a provoqué cette tempête, — sur votre résistance obstinée au pape ; — mais, puisque vous êtes un converti soumis, — ma voix va faire rentrer dans le silence l'ouragan de la guerre — et rétablir le beau temps dans votre orageux pays. — Après votre serment d'obéissance au pape, — prêté, rappelez-vous-le bien, aujourd'hui jour de l'Ascension, — je vais trouver les Français et leur faire déposer les armes.

PANDOLPHE

Il sort.

ROI JEAN

— C'est le jour de l'Ascension ? Le prophète n'avait-il pas — dit que le jour de l'Ascension, avant midi, — j'aurais cédé ma couronne ? Je viens justement de le faire. — Je supposais que ce serait par contrainte ; — mais, grâce au ciel, c'est volontairement.

1350

ROI JEAN

— Est-ce que mes lords n'ont pas voulu revenir à moi, — quand ils ont su qu'Arthur était vivant ?

BÂTARD

— Ils l'ont trouvé mort et jeté dans la rue : — coffret vide, d'où le joyau de la vie — avait été volé et emporté par quelque main infernale.

ROI JEAN

— Ce scélérat d'Hubert m'avait dit qu'il vivait.

1355

BÂTARD

— Sur mon âme, il a dit ce qu'il croyait. — Mais pourquoi vous affaissez-vous ? pourquoi avez-vous l'air triste ? — Soyez grand en action, comme vous l'avez été en pensée. — Que le monde ne voie pas la peur et la triste méfiance — gouverner le mouvement d'un regard royal ! — Marchez au pas du temps ; soyez de flamme avec la flamme ; — menacez qui vous menace, et faites face aux bravades — de l'intimidation fanfaronne : ainsi les regards inférieurs, — qui empruntent leur expression aux grands, — grandiront par votre exemple et s'animeront — d'un indomptable esprit de résolution. — En avant ! soyez brillant comme le dieu de la guerre, — quand il veut être en tenue de campagne. — Montrez l'audace et l'aspiration de la confiance. — Quoi ! faudra-t-il qu'ils viennent chercher le lion dans son antre, — et l'y traquer, et l'y faire

1360

1365

trembler ? — Oh ! que cela ne soit pas dit ! En plaine ! Élanchez-vous — de ces portes au-devant de la révolte, — et empoignez-la avant qu'elle ait approché.

1370

BÂTARD

Ô inglorieuse ligue ! — Quoi ! quand notre sol est foulé, — nous enverrons de pacifiques mots d'ordre, nous proposerons un compromis, — une explication, des pourparlers, une infâme trêve, — à l'invasion armée ! Un garçon imberbe, — un fat dorloté dans la soie, bravera nos plaines, — il essaiera sa valeur sur un sol belliqueux — en narguant l'air ¹³⁷⁵ de ses couleurs nonchalamment déployées, — et il ne trouvera pas de résistance ! Ah ! mon prince, aux armes ! — Peut-être le cardinal ne pourra-t-il pas obtenir votre paix ; — même s'il l'obtient, qu'il soit au moins dit — qu'on nous a vus préparés à la défense.

ROI JEAN

— Prends le commandement de cette affaire.

1380

BÂTARD

— En avant donc et bon courage ! Je sais bien, moi, — que nos forces pourraient tenir tête à un plus fier ennemi.

BÂTARD

Ils sortent.

BÂTARD

‌

SCÈNE X

(Une plaine près de Saint-Edmundsbury.)

SALISBURY

— Elle ne sera jamais violée de notre côté. — Mais, noble Dauphin, bien
que nous ayons juré — un dévouement spontané et une fidélité volon- 1385
taire — à votre gouvernement, pourtant, croyez-moi, prince, — je ne me
réjouis pas de ce que les plaies de l'époque — réclament pour appareil la
révolte méprisée, — et de ce qu'il faille guérir l'ulcère invétéré d'une
seule blessure — en en faisant de nouvelles. Oh ! cela me navre l'âme — 1390
que je doive tirer ce fer de mon côté — pour être faiseur de veuves, et
dans ce pays, hélas ! — où le nom de Salisbury est appelé — à la res-
cousse et à la défense de l'honneur. — Mais telle est la corruption du
temps — que, pour rendre la santé et la force à nos droits, — nous ne
pouvons agir qu'avec le bras même — de l'inflexible injustice et du 1395
désordre outrageant. — N'est-ce pas pitié, ô mes tristes amis, que nous,
les fils, les enfants de cette île, — nous soyons nés pour voir cette heure
sinistre — où nous marchons sur son sein chéri — derrière un étranger,
et où nous grossissons — les rangs de ses ennemis...

SALISBURY

Il essuie une larme.

1400

SALISBURY

Il fond en larmes.

LOUIS

— Tu montres en ceci un noble caractère ; — et les grands sentiments
qui se soulèvent dans ton sein — en font un cratère de noblesse. — Oh !
quel généreux combat tu as soutenu — entre la nécessité et ces beaux

scrupules ! — Laisse-moi essuyer cette rosée de l'honneur — qui se ré-
pand argentée sur tes joues. — Mon cœur s'est attendri aux pleurs d'une
femme, — qui ne sont qu'un débordement vulgaire ; — mais cette effu-
sion de larmes viriles, — cette averse que soulève la tempête de l'âme, —
éblouit mes regards et me rend plus stupéfait — que si j'avais vu la
voûte des cieux — se sillonner partout de brûlants météores. — Relève
ton front, illustre Salisbury, — et exhale tout cet orage dans un soupir de
ce grand cœur ; — laisse ces larmes aux yeux enfants de ceux — qui
n'ont jamais vu le monde géant enragé — et qui n'ont affronté la for-
tune que dans les fêtes — animées par la volupté, la joie et la causerie. —
Viens, viens, tu enfonceras ta main — dans la bourse de la riche prospé-
rité — aussi avant que Louis lui-même... Et vous aussi, nobles, — vous
tous qui unissez à nos forces le nerf des vôtres... — Il m'a semblé à
l'instant qu'un ange parlait, — et voyez ! voici justement le saint légat
qui arrive à grands pas, — pour nous donner de la main d'en haut la ga-
rantie du ciel, — et pour mettre le nom du droit sur nos actions — par
une parole sacrée.

PANDOLPHE

— Vous ne voyez que le dehors de cet ouvrage-là.

LOUIS

— Dehors ou dedans, je ne m'en retournerai pas, — tant que je n'aurai
pas obtenu de mon entreprise toute la gloire — qui fut promise à ma
vaste espérance, — avant que j'eusse formé ce vaillant front de bataille
— et réuni cette brûlante élite du monde — pour dominer la victoire et
pour conquérir la renommée — jusque dans la gueule du danger et de la
mort !

LOUIS

On entend une trompette.

LOUIS

— De quoi vient nous sommer cette vigoureuse fanfare ?

1430

BÂTARD

— Conformément au loyal droit des gens, — je demande audience. J’ai mission de parler.

BÂTARD

À Pandolphe.

BÂTARD

— Mon saint seigneur de Milan, je viens de la part du roi — apprendre ce que vous avez fait pour lui : — et, selon votre réponse, je connais la mesure — des pouvoirs accordés à ma parole.

1435

PANDOLPHE

— Le Dauphin oppose un refus obstiné, — et ne veut accorder aucune trêve à mes prières. — Il dit tout nettement qu’il ne déposera pas les armes.

BÂTARD

— Par tout le sang qu’a jamais respiré la fureur, — le jeune homme parle bien.

1440

BÂTARD

Au Dauphin.

BÂTARD

Sur ce, écoutez notre roi anglais ; — car c'est sa majesté qui vous parle en moi. — Le roi est préparé, et il a raison de l'être : — les simagrées indécentes de votre attaque, — cette mascarade harnachée, cette équipée insensée, — cette effronterie imberbe et ces troupes gamines — le font
sourire : et il est tout préparé — à donner le fouet à vos guerriers nains et à votre armée pygmée — en les chassant de ses domaines. — Le bras, qui a pu vous bâtonner à votre porte même — et qui vous a forcés à faire le saut périlleux, — à vous plonger, comme des baquets, dans des puits cachés, — à vous blottir dans le fumier de vos étables, — à vous encaquer, comme des pions, dans des boîtes à échecs, — à faire l'amour aux truies, à chercher un asile parfumé — dans les caves et dans les prisons, à frissonner et à trembler — rien qu'au cri de votre coq national — que vous preniez pour la voix d'un Anglais armé, — ce bras victorieux qui vous a punis jusque dans votre logis, — croyez-vous donc qu'il soit plus faible ici ? — Non, sachez-le, le vaillant monarque est en armes, — planant comme l'aigle au-dessus des créneaux de son aire, — pour fondre sur l'ennemi qui approche.

BÂTARD

À Salisbury et aux lords.

BÂTARD

— Et vous, dégénérés, vous, ingrats rebelles, — vous, sanguinaires Nérons qui déchirez le sein — de votre mère chérie, l'Angleterre, rougissez de honte : — car vos propres femmes, vos filles au pâle visage — arrivent, comme des amazones, courant derrière nos tambours ; — leurs dés se sont changés en gantelets de fer, — leurs aiguilles en lances, et leur douceur de cœur — en humeur farouche et sanglante !

PANDOLPHE

Laissez-moi parler.

BÂTARD

— Non, je veux parler.

LOUIS

Nous n'écouterons ni l'un ni l'autre. — Qu'on batte le tambour, et que la voix de la guerre — plaide pour nos intérêts et pour notre présence ici !
1470

BÂTARD

— Sans doute, vos tambours crieront, quand on les battra, — comme vous, quand vous serez battus.

BÂTARD

Au Dauphin.

BÂTARD

Éveille seulement — l'écho avec la clameur de ton tambour, — et aussitôt un tambour, déjà sous les baguettes, — te renverra une réplique tout
1475 aussi retentissante. — Donne un second roulement, et un autre roulement, — aussi bruyant que le tien, ira frapper l'oreille du ciel — et narquer le tonnerre à la voix profonde. Car, — sans plus se lier à ce légat chancelant — dont il s'est servi plutôt par jeu que par besoin, — il approche, le belliqueux Jean ; et sur son front — siège la mort décharnée,
1480 dont l'office aujourd'hui — est de dévorer les Français par milliers !

LOUIS

— Faites battre nos tambours, que nous voyions un peu ce danger-là.

BÂTARD

— Tu le verras bien, Dauphin, sois-en sûr.

BÂTARD

Tous sortent.

BÂTARD

‌

1485

SCÈNE XI

(Le champ de bataille.)

ROI JEAN

— Comment va la journée pour nous ? Oh ! dis-moi, Hubert.

HUBERT

— Mal, j'en ai peur : comment se trouve votre majesté ?

ROI JEAN

— Cette fièvre qui me tourmente depuis si longtemps — m'accable. Oh !
mon cœur est malade.

COURRIER

— Milord, votre vaillant cousin, Faulconbridge, — prie votre majesté de
quitter le champ de bataille, — et de lui faire savoir par quelle route
vous partirez. ¹⁴⁹⁰

ROI JEAN

— Dis-lui, celle de Swinstead. Je vais à l'abbaye, là !

COURRIER

— Ayez bon courage : les grands renforts — que le Dauphin attendait ici — ont fait naufrage, il y a trois nuits, sur les sables de Goodwin. — Cette nouvelle vient justement d'être apportée à Richard. — Les Français se battent avec froideur et font retraite.¹⁴⁹⁵

ROI JEAN

Ils sortent.

ROI JEAN

Entrent Salisbury, Pembroke, Bigot et d'autres.

SALISBURY

— Je ne croyais pas le roi si riche d'amis.

1500

PEMBROKE

— Revenons à la charge ! Rendons l'ardeur aux Français ; — s'ils succombent, nous succombons aussi.

SALISBURY

— Ce diable de bâtard, Faulconbridge, — en dépit de notre dépit, maintient seul la lutte.

PEMBROKE

— On dit que le roi Jean, gravement malade, a quitté le champ de bataille.

1505

MELUN

— Conduisez-moi aux révoltés d'Angleterre que je vois ici.

SALISBURY

— Quand nous étions heureux, nous avions d'autres noms.

PEMBROKE

— C'est le comte de Melun !

SALISBURY

Blessé à mort.

1510

SALISBURY

— Est-il possible ? Serait-il vrai ?

MELUN

— N'ai-je pas la hideuse mort devant les yeux ? — Je ne garde plus qu'un reste de vie — qui saigne, comme une figure de cire — fond en se déformant devant le feu. — Quelle est la chose au monde qui me ferait mentir, — au moment où tout mensonge m'est forcément inutile ? — 1515
Pourquoi donc serais-je faux, puisqu'il est vrai — que je dois mourir ici, et vivre hors d'ici par la vérité seule ? — Je le répète, dans le cas où Louis triomphe, — il est parjure si jamais vos yeux — voient une nouvelle aurore poindre à l'Orient. — Et, dès cette nuit même, dont déjà le souffle contagieux et sombre — fume au-dessus de la crête brûlante — 1520
du vieux soleil faible et épuisé de jour, — dès cette nuit fatale, vous rendrez le dernier soupir, — payant ainsi par la fin traîtresse de toutes vos vies — l'amende de votre trahison coupable — qui aura donné la victoire à Louis. — Ne m'oubliez pas auprès d'un certain Hubert qui est avec votre roi. — Mon amitié pour lui, et puis ce souvenir — que mon grand- 1525

père était Anglais, — ont engagé ma conscience à confesser tout cela. — Pour récompense, je vous en prie, emmenez-moi d'ici, — loin du bruit et de la rumeur du champ de bataille, — que je puisse recueillir en paix le reste de mes pensées — et séparer mon âme de ce corps — dans la méditation et les désirs pieux

1530

MELUN

!

SALISBURY

— Nous te croyons... Et maudite soit mon âme, — s'il n'est pas vrai que je suis charmé de cette belle — et heureuse occasion — de revenir sur les pas d'une désertion damnée ! — Faisons comme le flot qui décroît et se retire : — laissons là nos débordements et notre cours irrégulier — pour 1535
redescendre dans les limites que nous avons franchies, — et courons paisiblement en toute obéissance — à notre grand roi Jean, notre Océan à nous !

SALISBURY

À Melun.

SALISBURY

— Mon bras va aider à t'emporter d'ici, — car je vois les cruelles angoisses de la mort — dans tes yeux... En marche, mes amis ! Élan nouveau, — heureux changement qui nous ramène à l'ancien droit ! 1540

SALISBURY

Ils sortent en emmenant Melun.

SALISBURY

‌

SCÈNE XII

(Le camp français.)

LOUIS

— Il m'a semblé que le soleil du ciel avait regret de se coucher, — et qu'il s'arrêtait à faire rougir l'ouest du firmament, — tandis que les Anglais mesuraient à reculons leur propre terrain — dans une molle retraite. 1545
Oh ! que nous avons bravement fini, — alors qu'avec une volée de notre canonnade, inutile — après une si sanglante besogne, nous leur avons dit adieu, — et que nous avons replié gaiement nos drapeaux déchirés, 1550
— derniers occupants, et presque maîtres du champ de bataille !

COURRIER

— Où est mon prince, le Dauphin ?

LOUIS

Ici. Quelles nouvelles ?

COURRIER

— Le comte de Melun est tué. Les lords anglais, persuadés par lui, ont fait une désertion nouvelle ; — et le renfort que vous désiriez depuis si longtemps — est perdu, naufragé, sur les sables de Goodwin. 1555

LOUIS

— Ah ! affreuses et perfides nouvelles ! Maudit sois-tu jusqu'au cœur !
— Je ne croyais pas être ce soir aussi triste — que ceci m'a fait... Qui
donc m'avait dit — que le roi Jean s'était enfui, une heure ou deux avant
— que la nuit tombante eût séparé nos armées fatiguées ?

1560

COURRIER

— Quiconque a dit cela, milord, a dit vrai.

LOUIS

— C'est bien ; tenons-nous cette nuit dans un bon campement et sous
bonne garde. — Le jour ne sera pas levé aussi tôt que moi — pour tenter
l'heureuse chance de demain.

LOUIS

Ils sortent.

1565

LOUIS

‌

SCÈNE XIII

(Les environs de l'abbaye de Swinstead. Il l'ait nuit.)

HUBERT

— Qui va là ? Parle ! hé ! parle vite, ou je tire.

BÂTARD

— Ami... Qui es-tu, toi ?

HUBERT

Du parti de l'Angleterre.

BÂTARD

— Où vas-tu ?

1570

HUBERT

— Qu'est-ce que ça te fait ? Pourquoi ne m'occuperais-je pas — de tes affaires, aussi bien que toi des miennes ?

BÂTARD

— Hubert, je suppose !

HUBERT

Tu as parfaitement supposé. — Je veux bien à tout hasard te croire — de mes amis, toi qui connais si bien ma voix. — Qui es-tu ?

1575

BÂTARD

Qui tu voudras. Tu peux, s'il te plaît, — me faire l'amitié de croire — que je descends par un côté des Plantagenets.

HUBERT

— Désobligeante mémoire ! C'est toi et la nuit sans yeux — qui m'avez mis dans l'embarras ... Brave soldat, pardonne-moi — si l'accent de ta voix — n'a pas été reconnu par mon oreille.

1580

BÂTARD

— Approche, approche. Trêve de compliments. Quelles nouvelles ?

HUBERT

— Justement, je marchais par ici, à la face sombre de la nuit, — pour vous trouver.

BÂTARD

Vite donc ! quelles nouvelles ?

HUBERT

— Oh ! monsieur, une nouvelle à l'avenant de la nuit, — sombre, effrayante, désespérante, horrible !

1585

BÂTARD

— Montre-moi donc la plaie de cette mauvaise nouvelle. — Je ne suis pas une femme, je ne m'évanouirai pas.

HUBERT

— Le roi, je le crains, a été empoisonné par un moine. — Je l'ai quitté presque sans voix, et je me suis échappé — pour vous informer de ce malheur, afin que — vous soyez mieux armé pour cette crise soudaine — que si vous aviez tardé à l'apprendre.

1590

BÂTARD

— Comment a-t-il pris ce poison ? Qui l'avait goûté pour lui ?

HUBERT

— Un moine, je vous dis : un scélérat résolu, — dont les entrailles ont crevé brusquement. Pourtant le roi — parle encore, et par aventure, il pourrait en revenir.

1595

BÂTARD

— Qui as-tu laissé près de sa majesté ?

HUBERT

— Comment ! vous ne savez pas que les lords sont tous revenus, — accompagnés du prince Henry, — et qu'à sa prière le roi leur a pardonné ?
— Ils sont tous autour de sa majesté.

1600

BÂTARD

— Arrête ton indignation, ciel tout-puissant, — et ne nous impose pas des épreuves au dessus de nos forces ! — Je te dirai, Hubert, que, cette nuit, la moitié de mes troupes, — en passant les sables, ont été surprises par la marée, — et que les lames du Lincoln les ont dévorées. — Moi-même, bien monté, j'ai pu à peine échapper. — En marche, va devant !
Conduis-moi au roi. — Je crains qu'il ne soit mort, avant que j'arrive.

1605

BÂTARD

Ils sortent.

BÂTARD

‌

SCÈNE XIV

(Le jardin de l'abbaye de Swinstead.)

HENRY

— Il est trop tard. La vie est atteinte dans tout son sang — par la corruption ; et sa cervelle, organe pur — que quelques-uns supposent être la frêle demeure de l'âme, — annonce, par les commentaires incohérents qu'elle fait, — la fin de la vie mortelle. 1610

PEMBROKE

— Le roi parle encore. Il est persuadé — que, si on l'amenait en plein air, — cela calmerait l'action brûlante — du terrible poison qui l'envahit.

HENRY

— Qu'on l'amène ici, dans le jardin. — Est-il toujours en délire ? 1615

PEMBROKE

Il est plus calme — que quand vous l'avez quitté. Tout à l'heure il chantait.

SALISBURY

— Prenez courage, prince ; car vous êtes venu au monde — pour donner figure à l'ébauche — qu'il a laissée si informe et si grossière.

ROI JEAN

— Oui, certes, mon âme a maintenant les coudées franches ; — elle n'a pas besoin pour sortir de fenêtres ni de portes. — Il y a dans mon sein un été si chaud — que toutes mes entrailles s'émiettent en poussière. — 1620

Je ne suis plus qu'une forme griffonnée à la plume — sur un parchemin,
et je me racornis — sous l'action du feu.

HENRY

Comment se trouve votre majesté ?

1625

ROI JEAN

— Mal : empoisonné, mort, abandonné, perdu ! — Et nul de vous ne veut dire à l'hiver — d'enfoncer ses doigts glacés dans ma mâchoire, — nul ne veut faire couler les rivières de mon royaume — à travers mon sein brûlé, nul ne veut supplier le Nord — de donner à mes lèvres desséchées le baiser de sa bise — et de me soulager par le froid ! je ne demande pas beaucoup, — j'implore le plus froid soulagement ; et vous êtes assez avarés — et assez ingrats pour me le refuser.

1630

HENRY

— Oh ! pourquoi mes larmes n'ont-elles quelque vertu — qui puisse vous guérir !

BÂTARD

— Oh ! je suis tout brûlant de ma course violente — et de mon vif empressement à voir votre majesté.

1635

ROI JEAN

— Ah ! cousin, tu es venu pour me fermer les yeux : — l'attache de mon cœur est rompue et brûlée ; — toutes les voiles qui faisaient voguer ma vie — sont réduites à un fil mince comme un cheveu ; — mon cœur n'est plus arrêté que par un pauvre fil — qui tiendra tout au plus jusqu'à ce que tu aies dit ta nouvelle : — et alors tout ce que tu vois ne sera plus qu'un tas de terre, — fantôme d'une royauté évanouie !

1640

BÂTARD

— Le Dauphin se prépare à marcher ici, — et Dieu sait comment nous lui répliquerons ; — car, cette nuit même, la meilleure partie de mes troupes, — avec qui j'avais pu faire bonne retraite, — a été brusquement emportée et dévorée — par une inondation inattendue. ¹⁶⁴⁵

BÂTARD

Le roi Jean meurt

BÂTARD

SALISBURY

— Vous murmurez ces nouvelles mortes à une oreille aussi morte... — Mon suzerain ! mon seigneur !... Tout à l'heure un roi, maintenant ceci ! ¹⁶⁵⁰

HENRY

— Telle doit être ma carrière, et telle ma fin ! — Quelle sûreté y a-t-il dans le monde, quel espoir, quel point fixe, — quand ce qui était roi tout à l'heure est maintenant boue !

BÂTARD

Aux lords.

BÂTARD

— Et vous, maintenant, vous, astres, désormais rentrés dans votre sphère légitime, — où sont vos forces ? Prouvez votre retour à la loyauté, — et repartez sur-le-champ avec moi — pour chasser la désolation et le déshonneur éternel — hors des faibles portes de notre patrie dé- ¹⁶⁵⁵

faillante. — Attaquons vite, ou vite nous serons attaqués : — le Dauphin fait rage sur nos talons.

1660

SALISBURY

— Il paraît que vous n'en savez pas aussi long que nous. — Le cardinal Pandolphe se repose à l'abbaye, — depuis une demi-heure. Il vient de quitter le Dauphin, — et il apporte de sa part des propositions de paix — que nous pouvons accepter avec honneur et profit : — le prince est disposé à abandonner sur-le-champ cette guerre.

1665

BÂTARD

— Il le sera encore plus, s'il nous voit — tous bien fortifiés pour la défense.

SALISBURY

— Mais c'est en quelque sorte une affaire faite : — il a déjà renvoyé bon nombre de transports — à la côte, et remis sa cause et sa querelle — à la décision du cardinal. — Cette après-midi, si vous le trouvez bon, — nous courrons tous auprès de celui-ci, vous, les autres lords et moi, — pour conclure heureusement cette négociation.

1670

BÂTARD

— Soit !

BÂTARD

À Henry.

HENRY

— C'est à Worcester que son corps doit être enterré

1675

HENRY

; — telle est sa dernière volonté.

BÂTARD

Il faut donc le porter là. — Et ensuite, puisse votre bien-aimée personne assumer heureusement — le pouvoir héréditaire pour la gloire du pays ! — C'est à genoux, avec une entière soumission — que je vous lègue mes fidèles services — et mon impérissable dévouement.

1680

SALISBURY

— Et nous vous faisons de même l'offre de notre amour, — qui demeurera à jamais sans tache.

HENRY

— J'ai une âme tendre qui voudrait vous remercier, — et qui ne sait comment le faire, autrement qu'avec des larmes.

BÂTARD

— Oh ! ne payons au temps que la douleur nécessaire, — car il a déjà reçu l'avance de nos chagrins. — Jamais l'Angleterre n'est tombée, jamais elle — ne tombera aux pieds superbes d'un conquérant, — sans que d'abord elle l'ait aidé à porter le coup contre elle-même. — Maintenant que ses chefs sont revenus à elle, — les trois coins du monde peuvent se ruer en armes sur nous, — et nous braverons leur choc. Nul malheur ne nous arrivera, — tant que l'Angleterre se restera fidèle à elle-même

1685

1690

BÂTARD

BÂTARD

Ils sortent.

FIN DU ROI JEAN

;